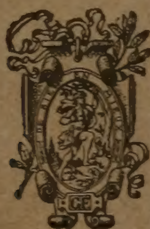
AUGUSTE SABATIER

SA VIE, SA PENSÉE ET SES TRAVAUX

QUATRE CONFÉRENCES

PAR

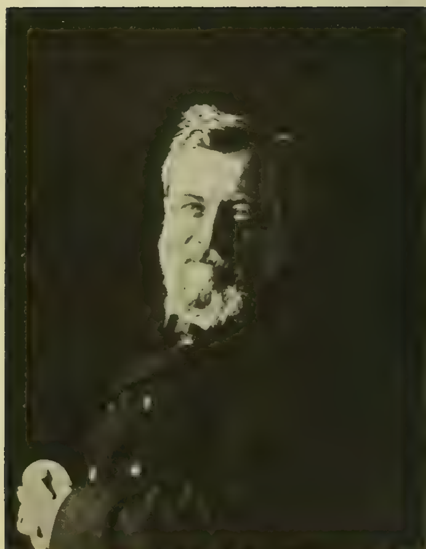
MM. John Viénot, Frank Puaux, J.-E. Roberty
et Henri Monnier



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
SOCIÉTÉ ANONYME
33, RUE DE SEINE, 33

1903

AUGUSTE SABATIER



AUGUSTE SABATIER

DOYEN DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

1839-1901

AUGUSTE SABATIER

SA VIE, SA PENSÉE ET SES TRAVAUX

QUATRE CONFÉRENCES

PAR

MM. JOHN VIÉNOT, FRANK PUAUX, J.-E. ROBERTY
ET HENRI MONNIER



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
SOCIÉTÉ ANONYME
33, RUE DE SEINE, 33

1903

AUGUSTE SABATIER

1839-1901

SIMPLE ESQUISSE DE SA VIE

PAR

M. LE PROFESSEUR JOHN VIÉNOT

MESDAMES, MESSIEURS,

Un adversaire théologique d'Auguste Sabatier, mais un adversaire loyal et respectueux, M. Chaponnière, qualifiait récemment notre regretté maître de la manière suivante : « Un des plus éminents docteurs du protestantisme français, le seul peut-être dont les écrits fussent répandus et goûtés dans le grand public intellectuel, un homme qui aura joué dans le dernier tiers du XIX[e] siècle un rôle considérable au sein de nos églises. » Quand un homme de cette valeur disparaît, n'est-il pas permis de s'arrêter quelque peu sur sa trace en s'efforçant

de recueillir quelque chose de ce qu'il avait d'excellent? C'est là, tout simplement, ce que nous avons voulu faire, dans ces séances consacrées à la mémoire d'Auguste Sabatier. Notre projet primitif était de nous réunir, le jour anniversaire de la mort de notre regretté maître, dans un local du quartier latin, et de raconter aux jeunes, à ceux qui cherchent encore leur voie et qui trop souvent se détournent de toute préoccupation religieuse et morale, la vie et l'œuvre d'un homme qui s'est efforcé de concilier en lui la foi chrétienne dans ce qu'elle a d'éternel et les exigences de l'esprit moderne le plus aiguisé par les méthodes de la critique et de l'histoire. Les circonstances, plus fortes que notre volonté, ont empêché la réalisation de notre pieux désir, et c'est alors qu'a jailli en nous l'idée toute naturelle de profiter du voisinage des fêtes du vingt-cinquième anniversaire de la Faculté pour rappeler, encore une fois, devant ses amis et ses anciens étudiants, dans cette salle où nous retrouvons tous un écho de sa voix, le souvenir de l'homme simple et bon, du moraliste éminent, du professeur incomparable que fut Auguste Sabatier. Au reste, qu'on ne s'y trompe pas, nous ne venons pas ici pour apporter sur la tombe d'un huguenot les fleurs d'une rhétorique funèbre qu'il eût le

premier détestée, nous venons, respectueux, mais l'esprit libre, comme pour puiser dans ce riche trésor, qui s'appelait la foi et la pensée de Sabatier, ce qui peut nous être nécessaire pour la vie de notre esprit et de notre cœur. Ici donc, c'est Sabatier lui-même qui parlera surtout; c'est lui, autant que possible, qui dira sa jeunesse, sa vocation, sa vie intérieure, ses ardeurs de néophyte de la recherche, ses premiers enchantements devant la vie de l'esprit, ses luttes aussi, ses deuils, la répercussion qu'ils eurent sur sa pensée... A vous, Mesdames et Messieurs, qui portez encore le poids de la vie, à vous qui avez une foi à sauver ou à nourrir, un esprit à cultiver, à vous de voir — librement — ce que vous pouvez accepter comme nourriture ou rejeter comme insuffisant.

Auguste Sabatier est né à Vallon, le 22 octobre 1839, d'une famille de paysans. Il sortait donc directement de cette bonne terre de France, qui projette encore et sans cesse au milieu de la vie nationale, souvent corrompue dans nos centres pléthoriques, tant de pousses saines et vigoureuses.

Auguste Sabatier lui-même m'a raconté qu'un jour, au congrès de Berlin, Bismarck apercevant le colonel Périer, alla à lui et, le frappant

familièrement sur l'épaule, lui dit : « D'où êtes-vous, vous ? — Je suis Français, Excellence. — Oui, je vois bien, mais de quelle partie de la France ? — Je suis Cévenol — Ah ! vous êtes Cévenol. Forte race, forte race. » J'ai souvent fait à Sabatier lui-même l'application de ce mot-là. Il était d'une forte race, bien huguenote et bien française.

Auguste Sabatier, l'aîné de cinq enfants et seul fils de ses parents, était destiné à continuer dans l'humble sillon le travail paternel. Mais son application comme la vivacité de son intelligence avaient frappé son instituteur. Il fut en effet « la gloire de M. Carrère ». Celui-ci rêvait pour son élève mieux que l'obscur travail de la terre. A ce désir vint bientôt correspondre celui du jeune écolier lui-même. Au sortir de l'école primaire et sous l'action d'un excellent pasteur devenu plus tard professeur de théologie à Lausanne, M. Durand, Auguste Sabatier avait senti s'éveiller en lui une ardente vocation pastorale. Élevé dans un milieu pieux, réchauffé encore par *le Réveil*, le futur dogmaticien en avait subi l'heureuse influence, et une chaude piété s'était développée en lui. Son âme profondément religieuse, sa nature ardente et son instinct d'éducateur, tout devait le porter vers le ministère pastoral.

Mais le grand-père protestait. Il voulait conserver au bien paternel le concours du vaillant ouvrier qu'il avait deviné chez l'enfant. Et certes, il ne se trompait pas sur l'ouvrier, il se trompait seulement sur le champ qui lui était destiné. La mère d'Auguste Sabatier, déjà fière de son fils et très pieuse elle-même, entra dans les vues de son pasteur, elle aplanit et adoucit tout, et il fut décidé que Sabatier entrerait à Ganges, dans l'institution Olivier. Le jeune homme se mit au travail, avec cette ardeur que nous lui avons connue à toutes les époques de sa vie, et il ne tarda pas à émerveiller ses maîtres et ses condisciples. La Faculté de Paris, pour le dire en passant, doit beaucoup à l'Institution Olivier. Elle lui doit notre éminent conférencier de l'autre jour, M. le doyen Armand Sabatier, Auguste Sabatier lui-même et un autre de nos maîtres, un homme de conscience et de labeur qui nous a appris la recherche ardue et loyale, j'ai nommé mon cher professeur M. Louis Massebiau.

C'est en 1855, que Sabatier, âgé de seize ans, entra à l'Institution Olivier. Il nous apparaît alors, à travers les documents consultés, comme un jeune homme modeste, d'une piété très vivante, d'une ardeur contenue, trop réfléchi pour être débordant de gaieté, mais trop sain

d'esprit pour ne pas savoir admirablement rire. Comme beaucoup de jeunes gens qui naissent à la vie intérieure et qui sont soucieux de la surveiller, Sabatier, dès cette époque, consignait sur un petit cahier ses premières réflexions et ses naïves espérances. Écoutez-en quelques extraits :

Décembre 1856. « Exauce encore un vœu de mon âme, ô Éternel. Si parfois tu bénis mes travaux, si mes maîtres sont contents de moi, que je t'en attribue toute la gloire et que je sache rester dans l'humilité, puisque tout ce que j'ai, je ne le tiens que de ta bonté infinie. »

Mars 1857. « Je suis un fainéant, un coupable, un malheureux. Je puis bien dire que j'ai perdu cette semaine cinq heures de travail. O Seigneur, qu'il n'en soit plus ainsi ! » Les écoliers et les étudiants comptent volontiers leurs heures de travail. Sabatier comptait celles qu'il avait perdues. Cinq dans une semaine ! N'avons-nous pas là en germe le grand laborieux que nous avons connu ?

Du 17 au 21 avril 1857, il écrit : « Qu'ai-je fait ? Mon devoir seulement. Donc, je suis inutile. » Un peu plus tard, je lis : « J'ai fait une expérience : c'est que plus je travaille, plus je veux travailler. »

Nous avons de Ganges une lettre datée du

13 novembre 1856, qui, sous sa forme naïve, nous fait bien connaître le jeune élève qu'était alors Auguste Sabatier. Elle est adressée au vivant et actif pasteur de Vallon, M. Crès, alors tout jeune et avec qui le futur théologien entretenait des relations de déférente intimité. Sabatier veut que son ami le tutoie. Mais en même temps, pour marquer la distance et le respect qu'il lui doit, il entend continuer à lui dire : vous. Nous voyons Sabatier mêlé, dès l'origine, à ce beau mouvement des unions chrétiennes de jeunes gens qui commençait alors et qui a fait tant de bien depuis. Il écrit : « Avant de prendre la plume pour répondre à votre lettre, je l'ai relue pour faire renaître dans mon âme les sentiments bien doux que j'éprouvai en la lisant pour la première fois. Je vous l'avoue en toute sincérité, elle m'a fait du bien, elle a restauré mes forces. J'ai encore une fois éprouvé qu'il est doux d'avoir un véritable ami, un ami chrétien qui prie pour vous, qui vous conseille, qui vous soutient, vous fait traverser les endroits pénibles et vient, après Dieu, vous donner souvent un utile appui dans les terribles combats que nous avons ici-bas à soutenir. » En terminant, Sabatier donne quelques détails sur une réunion générale des unions chrétiennes de la région :

« Elle fut bien édifiante, » dit-il, « nous fûmes très heureux de nous voir réunis tant de frères pour invoquer les bénédictions du Seigneur sur une œuvre si excellente. Nous prîmes un repas fraternel où nous étions au nombre de quarante-trois. Plusieurs pasteurs et autres personnes pieuses voulurent bien nous encourager de leur présence, au nombre desquels nous étions joyeux de voir M. Jules Cazalet, pasteur de l'église libre de Lyon, et frère de M. Adolphe Cazalet, notre professeur. Nous eûmes d'abord une réunion de prières, puis les communications; une réunion d'édification termina cette bonne journée... » Au cours de la lettre, le jeune élève demande un renseignement piquant : « Je voudrais vous demander quelques renseignements sur M. Munier, professeur à Genève, que vous devez connaître tout particulièrement. Ici, on ne parle favorablement de lui en quelque sorte que comme orateur. Plusieurs même doutent qu'il soit chrétien, que dis-je, qu'il croie à Jésus-Christ. Je ne puis le croire. » Ceci détermine bien à quel milieu précis appartenait Sabatier. Le moment devait venir plus tard où le doute, exprimé sur le christianisme du vénéré professeur Munier, devait s'étendre à lui-même. Mais ceux qui connaissent bien Sabatier, sa foi

d'enfant, sa constante communion avec Dieu par Jésus-Christ, son esprit de prière, le font bénéficier à son tour de la charité qu'il avait pour le professeur de Genève, et répondent aux doutes exprimés par les adversaires de sa théologie par la même parole : « Je ne puis le croire. »

Mais un moment solennel dans la vie d'un jeune homme est arrivé pour Sabatier : il a quitté la vie de collège pour la vie universitaire, il est entré à la Faculté de Théologie de Montauban. Le 15 novembre 1858, à dix heures du soir, il écrit sur son carnet ces belles paroles : « Mes parents bien-aimés ont élevé mon enfance et formé mon cœur. Un instituteur consciencieux a jeté les premières bases de mon éducation primaire, un maître, digne à tous égards de mon affection, a dirigé mon esprit dans les éléments de la conscience humaine et l'a initié aux principes des sciences. Me voici au commencement d'une nouvelle phase de ma vie. Affranchi des règlements inflexibles du collège, débarrassé de la surveillance d'un pion, sinon redoutable du moins importune, j'entre dans la vie libre de faculté. Est-elle tout ce qu'elle me parut, quand je la considérais d'entre les quatre murs de ma pension? Non. Encore une illusion de mon cœur incons-

tant. Encore une preuve que la vie n'est qu'une espérance qui ne se réalisera que dans l'éternité, et qu'il est inutile de chercher sur la terre un état de béatitude complète qu'il est impossible d'y rencontrer. Il y a un seul état de bonheur vrai, non celui qui dépend de telles circonstances ou conjonctures extérieures, mais celui qui découle d'une communion vivante avec Dieu en Christ; et la prière que j'adresse au Seigneur, c'est qu'il me fasse chaque jour, chaque moment, goûter ce bonheur, seul vrai ici-bas. » Et le lendemain, 16 novembre, cet étudiant de dix-neuf ans écrit cette page non moins belle, cette réflexion d'une si haute inspiration : « Il s'opère dans mes idées, dans mes sentiments, une très grande transformation. A mesure que j'avance dans la vie, une clarté nouvelle se répand sur toutes choses et me les montre réelles et dépouillées de tout le prestige de l'éloignement. Aussi, cette vie n'est pas la vie de mon âme et ne peut l'être. Ce temps, qui fuit au fur et à mesure, altère mon âme bien plus qu'il ne la satisfait. J'ai besoin de vivre, il me faut la vie, non une vie passée ou future, mais une vie présente *intemporaire*, il me faut la vie éternelle. Cette vie, je la chercherai en vain sur la terre où tout commence et tout finit. Il faut que je m'élève dans les

sphères de l'immuable et de l'invisible. C'est cette vie de Dieu après laquelle je soupire. Mon Dieu, fais-moi vivre! » Mesdames et Messieurs, je suis bien sûr d'exprimer vos sentiments à tous en disant : que Dieu donne à nos Facultés des étudiants qui commencent et continuent leurs études sous cette haute inspiration. Que dis-je? que Dieu donne à leurs maîtres cette permanente inspiration !

Toutefois, la crise que doit traverser tout esprit vigoureux et sincère, quand il est mis en face des questions qui se posent, devait venir pour Sabatier lui-même. Cette crise est inévitable. Elle se produit partout où les questions sont posées et étudiées dans leurs complexités historiques. « La foi n'est pas héréditaire » a dit Daniel Toussain. Pour qu'elle soit à nous, pour qu'elle nous accompagne dans la vie et nous soutienne devant la mort, il faut qu'elle soit conquise. Tout ce qui a de la valeur dans ce monde s'achète et se conquiert. La sainteté même s'achète par l'effort. La foi se conserve et s'assure, se développe et s'ancre en nous par la prière et par la lutte. Elle ne s'impose pas par l'évidence et ne se transmet pas par la tradition. Cette crise de la foi, Sabatier devait la connaître à Montauban, comme d'autres l'ont rencontrée à Genève, à Lausanne,

à Neuchâtel ou à Paris. Le 17 avril 1859, notre jeune théologien écrit dans son journal : « Je suis ébranlé dans mes plus chères convictions, déchiré par le doute, je ne veux négliger aucun moyen de sortir de cet état, et, avec l'aide de Dieu, j'espère triompher. »

Il triompha en effet, et ce sont des lettres sereines et confiantes que Sabatier adresse de Montauban à ses parents bien-aimés.

Vers la fin de l'année scolaire 1860, il écrit à ses parents : « Enfin! je vous arriverai bientôt... Oh! je suis heureux et content de voir arriver les vacances, je m'envole avec plaisir vers mes chères montagnes, et me cache avec joie sous l'humble toit de ma famille. » Le jeune enfant de Vallon ne s'est pas laissé éblouir par ce qu'il a pu voir de plus brillant dans le monde. Il revient à ses parents avec le même respect et le même amour : « Il n'y a, dit-il, qu'un bonheur durable, c'est celui de l'âme convertie qui sait que tout arrive pour son bien. »

Dans une lettre du 24 février 1861, il parle avec plus de détails de ses études et de ses dispositions intérieures : « Mes études me donnent beaucoup de peine, elles m'angoissent quelquefois, mais au fait, elles me plaisent : je ne dis pas assez, elles me saisissent tout entier,

elles m'entraînent. » S'il a un souci, alors, c'est celui de ses parents, de l'effort qu'ils font pour l'entretenir dans ses études. Quant à lui, « je ne pense, dit-il, ni à la fortune, ni à la gloire. Tout ce que je demande à Dieu, c'est de me rendre capable d'accomplir l'œuvre qu'il m'a donnée à faire. Il y a beaucoup de gens qui vivent contents et s'imaginent pouvoir mourir tranquilles, s'ils ont bien amassé toute leur vie, s'ils ont fait fortune, agrandi leurs maisons ou leurs champs; cela me préoccupe peu. J'aime la pauvreté, bien que la fortune puisse m'éblouir aussi. Il ne me fait pas grand'peine de vivre et de mourir pauvre. Ce qui m'affligerait davantage serait de ne pas remplir mon devoir, de ne pas atteindre le but que Dieu me propose. La vie, ce n'est pas le remuement des bras et des jambes; la vie, c'est l'amour de Dieu et du prochain; la vie, c'est l'accomplissement de la charité; la vie, c'est Christ. Celui qui ne vit que pour la terre, ne vit jamais. Sa vie, tout le monde et toutes les affaires la lui arrachent pièce à pièce. A la fin, il se trouve qu'il a perdu sa vie sur tous les chemins, comme un homme qui, partant pour un voyage, répandrait son trésor partout. Celui-là vit, qui vit pour le ciel, qui ne se donne pas tout entier à la terre, qui garde sa vie pour Dieu et la lui

consacre. C'est ainsi que je voudrais vivre. Et pour bien vivre ainsi, il n'est besoin ni de beaux appartements, ni de grandes terres, il suffit d'une âme généreuse et convertie, d'un cœur plein d'amour pour le Sauveur. »

La même préoccupation religieuse, intime et profonde, se retrouve dans une lettre du jeune étudiant, datée du 29 décembre 1861. Il y fait le compte des bénédictions reçues de Dieu dans l'année et celui des infidélités, des péchés commis. « Cette année, dit-il, a été peut-être un oubli continuel de Dieu, une année de péché, de mort... » Il a pour ses parents des vœux plein le cœur, il les adresse à Dieu. « Puisse-t-il nous unir tous dans le même amour, dans la même foi et dans la même espérance, amour pour le temps qui nous sera donné sur cette terre, la foi et l'espérance pour l'éternité... » Voilà bien l'accent d'une foi personnelle et vécue.

Auguste Sabatier quitta en 1863 la Faculté de Montauban, après avoir soutenu sa thèse de baccalauréat.

Ses maîtres, qui comptaient déjà sur lui pour l'avenir, lui avaient conseillé d'aller continuer ses études en Allemagne. A la fin de 1863, il était à Bâle. C'est de là que, le 29 décembre, fidèle à sa pensée d'envoyer à ses parents un mot d'affection à l'occasion du renouvellement

de l'année, il écrit à sa mère : « ...J'ai prêché trois fois à Bâle ; mes prédications n'y ont pas été inutiles, j'ai quelque raison de le croire. Une dame, hier au soir encore, me disait : « Vous « pouvez partir de Bâle avec la conviction que « vous y avez fait du bien, au moins à une âme ». Je puis dire que nulle part je n'ai vu ma prédication aussi bénie. A Cette, on m'a témoigné de l'affection ; à Nîmes, je n'ai vu personne ; à Alais, je n'ai reçu que des compliments. Mais à Bâle, Dieu, pour m'encourager, m'a donné mieux que cela. »

Et en effet, on a voulu voir de près le jeune prédicateur. Une dame, émue par sa parole, voulut copier son sermon. On l'invite et on le prie, avant de se retirer, de présider le culte de famille. Aussi écrit-il à sa chère confidente d'alors, sa mère : « En rentrant le soir dans ma chambre, j'éprouvais des sentiments tout nouveaux. Je n'avais encore guère connu que les labeurs et les peines de la prédication. Dieu, pour la première fois, me donnait quelques joies. Je me suis mis à genoux et l'ai vivement remercié de toutes ses grâces, en lui demandant de me préserver de l'orgueil. J'espère qu'il le fera. » De Bâle, le jeune théologien se dirigea sur Tubingue avec son ami Jacot. Leur camarade Decoppet devait les y rejoindre.

Auguste Sabatier était encore en cours d'études, lorsqu'il eut la douleur de perdre son père. C'est à ce deuil qu'il fait allusion dans une lettre touchante adressée à sa mère, le 2 avril 1864 : « Je te remercie de ta lettre si bonne, quoique si triste, que tu m'as écrite le jour de Pâques. Tu pourras toujours me confier tes peines et tes regrets, tu trouveras toujours mon cœur ouvert. Hélas! il n'est que trop facile de sympathiser à ta douleur, car elle est la mienne.

« La même épreuve nous a tous atteints. Et à mesure que les jours s'écoulent, que nous approchons de ce triste anniversaire, nous sentons comme se renouveler toutes nos peines. Devons-nous cependant nous arrêter à cette unique pensée, et nous affliger comme si nous étions seuls au monde? L'époque qui nous rappelle de si tristes souvenirs doit, aussi, nous rappeler la fidélité de notre Dieu Sauveur. Tu me le dis fort bien, chère mère, et je désire que cette pensée te console toujours mieux et nous fasse à tous accepter plus docilement le fardeau de la vie. Continue à prier pour ton fils. J'ai bien aussi mes luttes, mes tentations, mes angoisses, et malheureusement je n'en triomphe pas toujours. Je m'étonne, quand j'y réfléchis, de la faiblesse de ma foi, après de si longues

études et de si fatigantes recherches. L'homme doit donc lutter toute sa vie ! En vain cherchons-nous le repos sur la terre. Chaque pas est une lutte ; et chaque lutte est presque, hélas, une défaite. Mais Dieu veille, au ciel ; il nous donnera la victoire, espérons-le. En attendant, acceptons simplement et courageusement le devoir et la peine de chaque jour. »

Il approuve ensuite sa mère d'avoir fait mettre une pierre sur la tombe de son père, puis il ajoute : « Il nous sera moins pénible d'aller visiter cette tombe. La terre toute nue a quelque chose de plus désespérant ; car, bientôt, peu à peu, la place elle-même où dort l'être qu'on aime, s'efface sous l'herbe et ne se distingue plus des places environnantes. La pierre résiste mieux au temps et à la mort, et sa stabilité est comme un signe d'immortalité. Ce ne sont là, je le sais, que des impressions extérieures, mais elles ne sont pas inutiles à la consolation de notre âme. »

Messieurs, les amis de Sabatier ignoraient cette lettre lorsqu'ils ont accueilli, avec tant d'empressement, l'idée de M. Frank Puaux de placer une pierre modeste sur la tombe de notre ami. Nous sommes d'autant plus heureux de savoir que notre décision était conforme à sa pensée, et c'est avec une respectueuse émotion

que nous placerons bientôt, non loin de celle de son père, la pierre tombale d'Auguste Sabatier.

Que faisait Sabatier en Allemagne? Il apprenait la langue, il écoutait les théologiens et les penseurs. Il avait l'œil grand ouvert sur tout ce qu'il rencontrait de beau. Une lettre intime, datée de Heidelberg, le 24 mai 1864, jette une vive lueur sur ce séjour à l'étranger et sur la manière dont il savait en profiter. Je m'en voudrais de ne pas vous citer d'abord de cette lettre le prologue plein d'humour : « Il me tardait de vous écrire, dit-il à son oncle... Il y a longtemps que nous n'allons plus sur les grandes routes parler religion et politique. Nous ne nous rencontrons plus le soir sous la cheminée, je veux dire au coin du poêle de cette bonne Mme Puaux. J'espère pourtant que vous n'êtes pas trop isolé à Vallon... Mme Puaux doit vous voir quelquefois et à vous deux vous ne laissez pas chômer votre langue. Les dissidents ont toujours mauvais jeu avec vous. Pouget doit vous craindre toujours, et je plains Mme Armengaud d'être venue cet hiver vous chercher querelle. Le bon Dieu, vous le voyez, ne permet pas que votre zèle se refroidisse et vous envoie toujours de nouveaux ennemis à combattre. » Puis, il passe à sa propre vie : « Je jouis maintenant d'une

belle saison dans un beau pays. La langue ne me donne plus de peine, je suis sans fatigue les leçons des savants professeurs allemands et lis sans peine, mais non pas toujours sans ennui, leurs énormes volumes. Je suis en un mot content de mon année. J'ai appris suffisamment pour mon usage une langue très difficile, j'ai fait la connaissance d'hommes très remarquables, vu des villes fort belles et traversé des pays tout nouveaux... J'ai dernièrement fait le fameux voyage du Rhin, c'est-à-dire de Mayence à Cologne. J'ai rarement vu quelque chose de plus beau que ce fleuve, tantôt s'étendant dans la plaine, tantôt resserré entre de pittoresques montagnes couronnées de vieux châteaux en ruines, coulant toujours avec une lenteur pleine de majesté. C'est un vrai charme, un enchantement que d'assister depuis le pont du bateau à vapeur à cette succession continuelle de panoramas toujours changeants. Au bout du voyage, vous attend la fameuse cathédrale de Cologne, le plus magnifique, le plus sublime monument que l'imagination puisse rêver. Elle est, comme d'ailleurs toutes les cathédrales, en forme de croix, et elle a, si je ne me trompe, 64.000 pieds carrés de surface. L'impression que produisent ces piliers séculaires et ces voûtes, d'une effroyable hauteur, est unique. J'étais là la

veille et le jour de la Pentecôte. Les cloches, proportionnées au monument, sonnaient à toute volée et remplissaient l'immense cathédrale d'un bruit solennel. En entendant passer sur sa tête ces ondes sonores, on aurait cru entendre le roulement des cieux au dernier jour du monde. Parfois, mon émotion allait jusqu'aux larmes. Vous me le pardonnerez, vous, vieil huguenot; à un moment je ne pus plus me contenir, je tombai à genoux et priai avec la foule recueillie. Ce ne fut pas sans peine que je quittai Cologne, je regrettais toujours de ne plus revoir ce magnifique monument. Je me déclarerai heureux si jamais la destinée me fait repasser par Cologne. »

Mais le voyage du Rhin ne fait oublier à Sabatier ni sa patrie, ni son Église. En 1864, la destitution de M. Coquerel fils occupait tous les esprits. Voici ce qu'en dit Sabatier : « Vous avez été agités aussi, paraît-il, par la destitution de M. Coquerel fils. J'ai lu dans *l'Espérance* la délibération prise par le consistoire de Vallon. Le conseil presbytéral de Paris a agi, je le crois, suivant des motifs de conscience. Mais je crains qu'on ait été fort imprudent en donnant à cette affaire une telle importance et en produisant une telle agitation. Tout ce bruit ne fait pas et ne peut pas faire beaucoup de bien. Les

luttes vont recommencer à propos de la chaire laissée vacante à Montauban par M. Jalaguier. Lui trouvera-t-on un digne successeur ? Je n'ose l'espérer. La figure de ce vénérable vieillard reste pour moi comme la figure idéale du chrétien et, quand je m'interroge, je me dis intérieurement : c'est à lui que je voudrais le plus ressembler. M. Pécaut lui a rendu dans *le Lien* un bien touchant hommage. Non, la cause du christianisme n'est pas perdue quand un chrétien sévère arrache un tel témoignage à ses adversaires sérieux. Cette victoire remportée par la vie chrétienne vaut bien celle que le conseil presbytéral a remportée à Paris. Quant à moi, elle m'a bien plus réjoui et édifié. »

Cependant, le voyage d'Allemagne approchait de sa fin, et les amis de Sabatier songeaient à lui assurer une situation. Le pasteur de Vallon, M. Crès, lui fit offrir par l'intermédiaire de son oncle la paroisse nouvelle d'Aubenas. C'était alors un poste de la Société centrale. Sabatier hésita ; il aurait voulu venir à Paris, dans cet incomparable centre d'études, pour y continuer ses travaux. On était en juin ; Sabatier répondit à son oncle qu'il serait à Vallon au mois d'août et que, si le poste d'Aubenas était encore vacant à cette date, il l'accepterait avec une sincère reconnaissance. Il ne pouvait se libérer

avant cette époque, il avait encore à entendre en Allemagne un cours de Rothe sur la vie de Jésus. Le consistoire de Vallon attendit et, dans la fin de l'année 1864, Auguste Sabatier s'installa à Vallon avec sa sœur Adèle. Il se mit à la tâche avec l'ardeur qu'il apportait à tout travail, quel qu'il fût, et pendant le peu de temps qu'il passa à Aubenas, il s'acquit des amitiés fidèles, des attachements inaltérables dont l'un a réjoui et honoré sa vieillesse. Cependant la vie pastorale n'épuisait pas son besoin d'activité. Tout en étant un pasteur consciencieux et fidèle, Sabatier travaillait, et en 1866, il soutenait devant la Faculté de Montauban ses thèses de licence en théologie. Sa thèse latine était consacrée à saint Jean : *Johannis evangelium sæculo ineunte secundo in ecclesia jam adfuisse demonstratur*. Sa thèse française était un *Essai sur les sources de la vie de Jésus*. C'est dans cette même année que Sabatier constitua son premier foyer, en épousant une jeune institutrice d'origine suisse, Mlle Élisa Versel qu'il avait rencontrée dans une famille de Villeneuve de Berg. Deux ans plus tard, en 1868, la chaire de dogme réformé devenait vacante à la Faculté de théologie de Strasbourg par la mort du professeur Richard. Les travaux de Sabatier avaient attiré sur lui l'attention des chefs du protestantisme. Poussé par

M. Guizot, Sabatier qui aurait encore préféré sa studieuse retraite, adressait aux Consistoires, en mai 1868, sa lettre officielle de présentation. Je ne crois pas abuser de votre patience en rappelant à quelques-uns, en faisant connaître à d'autres cet intéressant document :

A Messieurs les Membres des Consistoires de l'Église réformée de France.

Messieurs,

Vous êtes appelés à présenter à Son Excellence Monsieur le Ministre de l'Instruction publique un candidat à la chaire de dogme réformé, vacante dans la Faculté de théologie de Strasbourg.

Il y aurait eu de ma part une grande témérité à me présenter de moi-même à vos suffrages. Je n'y songeais point. Mes goûts, non moins que le désir de continuer en paix les études de ma jeunesse, m'auraient longtemps encore tenu à l'écart. Mais mon nom vous a été proposé par des hommes et des assemblées d'une autorité considérable, et, quelque lourde et difficile que soit, en nos jours, la tâche d'un professeur de théologie, je n'ai pas cru pouvoir résister à cet appel ni refuser cette candidature.

Mais, en confiant à des hommes de votre choix une mission d'une si haute importance, vous avez le droit, et, aujourd'hui plus que jamais, votre conscience vous fait un devoir de leur demander compte de leurs convictions. Je viens donc vous dire simplement ce que je suis et ce que je crois.

Entre toutes les questions agitées parmi nous, la plus

grave, la question vraiment décisive est celle qui concerne la personne de Jésus-Christ. C'est ici le vrai point de séparation entre l'Évangile et ce qui n'est pas lui. Jésus n'est-il qu'un homme? alors, quelque grand qu'on le fasse, le Christianisme perd son caractère d'absolue vérité, et devient une philosophie. — Si Jésus est le Fils de Dieu, le Christianisme reste une révélation.

Sur ce point capital, après de longues recherches et de sérieuses réflexions, je me suis rangé du côté des apôtres. Je crois et je confesse avec Saint Pierre, que Jésus est *le Christ, le Fils du Dieu vivant.* — Jésus s'est placé de lui-même au centre de ma vie et de ma pensée.

En Christ, je trouve Dieu, le Dieu vivant et vrai, partout invisible et partout présent, le Père céleste que l'on peut prier avec foi et qui sait répondre avec amour.

En Christ, dans sa vie, sa mort et sa résurrection, je trouve le pardon et la vie de l'homme pécheur. Esclave du péché, impuissant à se justifier devant Dieu par ses propres efforts, il est justifié gratuitement par la foi dans la Rédemption qui est en Jésus-Christ.

En Christ, je trouve manifestées dans une pleine évidence la vie et l'immortalité.

C'est Christ enfin, qui placé au centre des deux Testaments, donne à toute la Bible une valeur unique et lui communique une autorité souveraine, car elle est l'histoire de la révélation surnaturelle de Dieu, dont Christ est la réalisation suprême.

Christ devient ainsi le résumé de ma foi. Il est le fondement éternel posé par les apôtres et sur lequel repose l'Église. C'est sur ce fondement, sous le contrôle de la parole de Dieu, que s'élève progressivement et librement l'édifice de mes convictions. En Christ sont

pour moi renfermés et cachés les trésors de la vie chrétienne et de la science chrétienne.

Telle est ma foi. Je l'ai acquise librement après beaucoup de luttes et d'efforts, et je me propose de la défendre et de la développer toujours avec une entière liberté. Si la liberté réelle est fille de l'Évangile, je crois aussi qu'une foi sérieuse est fille de la liberté.

Enfin l'Église qui a besoin de foi et de liberté, a besoin aussi de science. Ce sont trois choses qui, dans mon âme, ne se séparent plus. Il me semble qu'en condamnant la science, l'Église se condamnerait elle-même. Pour sortir victorieuse des luttes dont elle souffre et reprendre la tête du siècle, il faut qu'elle s'empare de toutes les vérités qui sont les conquêtes de l'esprit de recherche, qu'elle se les assimile et les organise dans son sein sous le grand point de vue de la foi chrétienne. Il n'y a point de contradiction entre les vérités. Éparses et brisées, elles tendent à se rejoindre et à reconstituer l'unité de *la Vérité.*

Il est vrai qu'on répète de bien des côtés que la science et la foi sont inconciliables. Je ne l'ai jamais cru, et, aujourd'hui, je le crois moins que jamais. Nécessaires l'une et l'autre, elles sont appelées non à se détruire, mais à se fortifier mutuellement. Cette réconciliation, pour moi, s'est faite encore en Jésus-Christ. J'ai trouvé en lui la paix de l'esprit après la paix de l'âme. Si j'étais appelé par vous à Strasbourg, c'est cette union libre et sincère d'une science sérieuse et d'une foi positive que j'aimerais à défendre et que j'essaierais de réaliser, pour mon humble part, dans tous mes travaux.

Le juste sentiment de la grandeur de la tâche et de la faiblesse de mes forces me fait attendre en paix le

résultat de cette élection. Je demande seulement à Dieu de diriger toutes choses pour le plus grand bien de notre Église.

Recevez, Messieurs et honorés Frères, l'expression de mes sentiments respectueux et fraternels en Jésus-Christ.

A. Sabatier,
Licencié en théologie.

Aubenas, ce 16 Mai 1868.

Au cours des polémiques de ces dernières années, cette page a été souvent rappelée à Sabatier par ceux qu'avaient inquiétés les déclarations retentissantes que sa loyauté scientifique lui avait imposées. Je dois dire que lui-même ne l'a jamais reniée, et je lui ai entendu dire vingt fois : « La forme de ma foi a pu changer, mais, quant au fond, je ne retire rien de ma déclaration aux Consistoires. » Sur ce point, Messieurs, comme sur bien d'autres, quand la poussière de nos luttes sera tombée, l'histoire prononcera.

Quoi qu'il en soit, Sabatier fut nommé à Strasbourg, et il commença brillamment, à côté des Reuss et des Colani, une activité professorale que la mort seule devait interrompre au printemps de 1901. C'est à Strasbourg que le jeune professeur prépara et écrivit sa thèse de docteur sur l'*Apôtre Paul.* Il la soutint le 9 avril 1870, à quatre heures du soir. Il avait pour

examinateurs MM. Bruch, Reuss et Colani. Ils étaient tous adversaires de son idée centrale. M. Colani, un adversaire redoutable, avait annoncé une exécution en règle. Mais Sabatier était déjà de taille à se défendre, et tous ceux qui ont assisté à cette joute théologique n'en ont pas perdu le souvenir.

Hélas ! les succès du jeune professeur ne pouvaient lui faire oublier ses douleurs intimes. Au moment où il lui était permis de conquérir son grade de docteur, Sabatier était veuf depuis quelques mois. Toute sa douleur éclate dans la préface de son livre. Elle est d'une émotion pénétrante, cette page que je ne puis comparer qu'à la dédicace à sa sœur Henriette dans la *Vie de Jésus* de Renan. « Qu'il me soit permis, dit le jeune maître à sa femme trop tôt disparue, d'inscrire ton nom bien-aimé sur la première page de ce livre. Saura-t-on jamais jusqu'à quel point il t'appartient ? Parmi tant d'arides et longues discussions, retrouvera-t-on quelque chose de ta foi d'enfant, de ton âme vaillante et tendre qui, tant de fois, a soutenu et inspiré la mienne ? Je veux oser l'espérer.

« Après ton départ, j'ai trouvé une amère consolation à reprendre cette œuvre que tu aimais et qu'en souriant tu nommais notre œuvre. Il me semblait en la poursuivant, continuer à

travailler avec toi et pour toi, et prolonger ainsi un peu plus longtemps ce passé, toute ma vie, qui s'éloigne et qui m'abandonne... »

Hélas encore, les malheurs de la patrie vinrent bientôt rendre plus amères à Sabatier les ruines de son foyer détruit. Quand la guerre fut déclarée et les études suspendues, il montait avec fièvre sur la tour de la cathédrale pour voir les camps ennemis. Cette guerre déclarée par un peuple qu'il avait tant apprécié, venant s'ajouter au désastre de sa vie intime, fut pour lui un véritable scandale. Il se découvrit alors une vocation nouvelle. Il voulut être artilleur. Il croyait que la précision de son tir serait en raison directe de la précision de son esprit. Mais ses offres positives furent déclinées par un état-major qui ne croyait pas que le doctorat en théologie fût une préparation suffisante à l'artillerie, et c'est alors qu'avec quelques élèves très rapprochés de son âge, qui étaient pour lui des confidents et des amis, il organisa cette ambulance huguenote qui, à la suite de l'armée de la Loire, s'en vint jusqu'à Coulmiers relever et soigner nos blessés. Sabatier s'y dépensa sans compter, prodiguant les soins et les mots du cœur, aidant les uns à vivre et les autres à mourir...

Quand la guerre fut terminée, Sabatier crut

qu'il y avait encore une œuvre à faire à Strasbourg, le maintien de l'influence et de la langue françaises. Il s'y institua professeur de littérature, ou plutôt il reprit tout simplement ces cours de littérature française qu'il avait commencés quelques semaines avant la guerre et qui avaient été si tragiquement interrompus. Ce qu'étaient ces leçons, nous le savons, entre autres par le journal d'une ancienne élève de Sabatier, publié tout récemment dans le *Petit Bulletin de l'Union pour l'action morale* (septembre 1902). Voici ce que nous y lisons sous la date du 8 juin 1870 :

« Nous avons un nouveau professeur, et c'est celui que j'aurais choisi dans le monde entier si ç'avait été à moi de le choisir! l'auteur de l'*Apôtre Paul*, le prédicateur, le conférencier que j'aime le mieux. Quatre leçons de lui par semaine, quel bonheur! Mais il ne nous distingue pas encore les unes des autres : il a la vue basse. A notre dernière leçon, il nous a crues bien bêtes; il nous a dit : « Mesdemoi- « selles, il n'est pas nécessaire de mettre dans « votre cours de littérature les petites remarques « que je fais. » Naturellement, ce n'est pas dans nos résumés que nous les voulions écrire : c'est pour toi, petit cahier noir à tranche dorée, pour toi, mon journal, et pour des cahiers sem-

blables, tous bien cachés, que nous écrivions si vite, si vite, ces belles choses, ces pensées, ces images dont nous comptons vivre.

« Nous avons eu Alfred de Vigny aujourd'hui, et la leçon se donnait au jardin, sous les grands arbres; notre nouveau professeur nous a lu *Moïse* et des fragments de *Gethsémané*. Je ne crois pas que Jésus ait souffert souvent de son isolement, car il avait l'amour, et voilà le lien divin qui nous rapproche, grands et petits, héros et faibles enfants. On comprendrait mieux une terre sans lumière qu'un monde sans amour... Il faut les aimer tous, les pauvres, les misérables, les grands, les forts, tous en Dieu. Nous sommes une grande fraternité. Comme Dieu l'a aimé, le Christ nous a aimés, et nous devons rester en cet amour. »

Voilà comment Sabatier savait élever toutes choses et être professeur de littérature.

Mais les succès mêmes de Sabatier devaient l'empêcher de rester longtemps, après la guerre, dans une ville que l'on voulait *germaniser*. Une première conférence publique sur Guillaume le Taciturne avait fort indisposé les Allemands. Le titre même de la conférence était pour eux une allusion, et la devise du taciturne, une menace : « Nous maintiendrons. » Le public strasbourgeois avait fait à la conférence de Sa-

batier un succès inouï. Sabatier, il y a vingt ans, me racontait lui-même, lui si modeste, l'inoubliable impression que lui avaient laissée ces mains tendues, cette marée montante d'acclamations passionnées et enthousiastes. Une seconde conférence, consacrée à l'*Influence des femmes sur la littérature française*, vint faire déborder le trop-plein du vase officiel. Le conférencier avait été amené par son sujet à faire ce portrait de la femme allemande :

« Elle reste habituellement dans la région du sentiment et de la poésie ; elle se nourrit d'aspirations vagues. Comme les mystiques, elle aspire à se dépouiller d'elle-même et à s'absorber dans l'existence de l'être qu'elle aime. Son individualité a quelque chose de la cire, qui est bien capable de recevoir, mais non de donner une empreinte. »

Cette caractéristique parut offensante aux Allemands, et Sabatier fut invité à quitter Strasbourg dans les vingt-quatre heures. On ne lui laissa pas même le temps de faire son déménament, qui fut opéré par son ami Carrière. Mais il partit au milieu des acclamations et des fleurs. Les dames de Strasbourg lui remirent sur le quai de la gare l'Alsacienne en bronze que tant d'entre vous ont vue, Messieurs, sur sa table de travail, et le ruban tricolore qui l'orne

encore est celui que des mains strasbourgeoises y attachèrent, il y a trente ans.

C'est ainsi que Sabatier arriva à Paris, à trente-quatre ans, avec une position à conquérir, une vie à recommencer. Tout de suite, avec MM. Lichtenberger, Bersier, R. Hollard, de Pressensé, il s'occupa d'ouvrir à Paris une école libre des sciences théologiques. Il fut le premier secrétaire du comité formé à cet effet, et la première réunion de ce comité date du 6 juillet 1873. MM. Ph. Berger, Würtz, Waddington, Friedel, Decoppet, Durand-Dassier, Kuhn. Matter vinrent bientôt apporter leur concours à l'œuvre nouvelle. La séance d'ouverture eut lieu le 6 décembre 1873, 17, rue de l'Abbaye. Mais cette école n'eut qu'une durée éphémère. L'Église luthérienne de France, avec une haute raison, cherchait à se reconstituer elle-même et à relever son enseignement théologique dis-disparu au milieu des malheurs de la Patrie. MM. William Jackson, Kuhn, s'y employaient activement. MM. Fréd. Lichtenberger et Sabatier, anciens professeurs à Strasbourg, poursuivaient le même but avec une patience inlassable.

C'est de ces efforts combinés que sortit la Faculté mixte de Paris, où Sabatier retrouva naturellement sa chaire de dogme réformé.

Il avait entre temps reconstitué son foyer en

épousant, en 1875, Mlle Frankline Grout, de Rouen, qui est aujourd'hui la veuve respectée de notre cher doyen. Ce que fut dès lors la vie de Sabatier, son enseignement à la Faculté et à l'École des Hautes Études, sa collaboration au *Journal de Genève*, au *Temps*, à la *Revue chrétienne*, vous le savez tous. Mais au bout de tant de travaux, la fatigue était venue pour ce grand laborieux.

Il vint un moment où il ploya sous le faix; lui-même le sentait sans vouloir l'avouer encore; mais il fallut bientôt se rendre à l'évidence. Il avait rêvé d'aller au Caire embrasser ses enfants, de visiter le pays du Christ. Il était prêt, il allait partir. Il fallut y renoncer. Quelques jours passèrent, et il dut se préparer à un autre voyage. Des souffrances aiguës, parfois intolérables, étaient venues. Sabatier sut appeler à son secours cette foi chrétienne qu'il avait si souvent professée. Jamais on ne l'entendit murmurer contre la souffrance, mais il bénit Dieu souvent de ce qu'il avait permis aux hommes d'inventer la morphine. Le dimanche de Pâques, il dit à un ami : « J'ai beaucoup pensé à tous mes amis, à tous ceux qui ont souffert, et surtout au Christ. J'ai beaucoup réfléchi à cette courbe de souffrance depuis la vie organique jusqu'à celle de l'intelligence et du cœur, et j'ai dit à

mon Dieu : « Associe-moi à tout cela. » L'avant-dernière nuit, il dit à sa sœur : « Approche-toi, récite le Notre-Père. » Maintes fois on l'entendit répéter : « Père, je remets mon esprit entre tes mains. » Le jour même de sa mort, à dix heures et demie, il dit : « Mon Père, je te recommande tous ceux que j'aime, que je laisse. J'aurais bien des choses à dire encore, à faire, mais je me confie en toi. » Quand vint le moment solennel, il voulut encore entendre la prière du Christ. Il la suivit sur les lèvres de la femme aimée, qui la répétait. Puis ce fut le repos et la paix. C'était le 12 avril 1901.

J'ai essayé, Messieurs, pour fortifier votre courage par un haut exemple, de dire simplement comment Sabatier a compris la vie et la mort. Lorsqu'il me fut permis de contempler une dernière fois, sur cette terre, le cher visage de mon vieux maître, je songeai à une comparaison qu'il aimait. Oui, ce qui m'apparut alors ce fut l'image du travailleur, fatigué, mais tranquille, couché sur le sillon qu'il a fécondé par son incessant labeur. J'ai dit.

SOUVENIRS

PAR M. FRANK PUAUX

Directeur de la *Revue chrétienne.*

MESDAMES, MESSIEURS,

M. le professeur Viénot vous a parlé de l'homme, je voudrais vous parler de l'ami, de celui qui, me donnant « l'Esquisse d'une philosophie de la Religion » écrivait à la première page de ce noble livre : *Souvenirs d'une douce et profonde fraternité.* Aussi je vous prie de n'attendre de moi, ni études savantes, ni analyse critique, ni considérations dogmatiques; je désire, si la tâche ne dépasse pas mes forces, évoquer quelques souvenirs d'une amitié toujours vivante et toujours d'un prix infini.

C'est à Vallon que je connus Auguste Sabatier, il y a près de quarante ans. Il venait de terminer ses études à la Faculté de Montauban et se préparait à partir pour l'Allemagne. Vallon, s'élevant sur une hauteur, domine la plaine

que traverse l'Ardèche; au loin la ligne sévère des Cévennes ferme l'horizon. De là, le charme de cette petite ville, dont les habitants sont si justement fiers qu'ils aiment à redire un vieux proverbe patois :

Qui quitta Vallou
Y perd la resou.

Dès le XVI[e] siècle fut « dressée », comme disaient nos ancêtres, l'Église de Vallon, et dressée de manière si forte que jamais les persécutions ne purent la détruire. Ses habitants durent plier sous le vent de l'orage, mais ils ne cédèrent pas. Je n'ai pas de papier de famille plus précieux qu'un acte notarié, constatant que mon arrière-grand-père Antoine Puaux, syndic de Vallon, se présenta avec sa femme et ses onze enfants devant le juge royal en 1788, après la proclamation de l'Édit de Tolérance, pour faire légitimer et son mariage et ses enfants, car le mariage avait été béni au Désert, et ses enfants n'avaient pas d'état civil.

S'il est terre huguenote, c'est bien celle de Vallon.

Si l'influence du milieu est déterminante. comme on l'a dit si souvent, il n'est pas étonnant que Sabatier soit resté si fidèlement le fils de sa terre natale, cévenol de race et de

tempérament. Le Mas des Aires où il naquit est une vieille demeure familiale, située en avant de Vallon et déjà dans la plaine. A la voir on se représente les temps où l'intolérance contraignait toute pensée libre à l'isolement. On dirait d'une petite forteresse où toute la vie se concentre à l'intérieur. La ruelle qui y conduit passe sous un grand porche qui devait, dans les temps anciens, être fermé de portes solides pour empêcher les attaques. Non loin de la maison se trouvait le cimetière de la famille Sabatier, souvenir des jours malheureux où l'intolérance voulait être victorieuse jusque dans la mort. Il était né en pays huguenot, et jamais le souvenir du passé ne s'éloigna de son esprit, encore moins de son cœur. En se rendant au Pont d'Arc, cette splendeur de la nature cévenole, arc naturel immense, percé par l'Ardèche dans la nuit des siècles, il aimait à s'arrêter à une grotte célèbre dans les annales du pays, comme le lieu de culte des protestants de Vallon pendant les persécutions. Je me souviens qu'il me montrait aussi bien le rocher sur lequel se plaçait le prédicant, comme on disait alors, que l'ouverture où se tenaient les gardes qui devaient prévenir les fidèles de l'arrivée de la maréchaussée.

Si les souvenirs de ce passé héroïque lais-

sèrent une impression que rien ne put effacer dans son esprit, il demeura le fils de sa mère, comme il demeura le fils de la Réforme. Auguste Sabatier avait perdu son père, jeune encore, sa mère eut devant elle une lourde charge qu'elle accepta en chrétienne. Il se savait protégé par sa prière constante, et comme il le disait plus tard, lorsque le travail de sa pensée l'eut conduit dans des voies nouvelles, il se sentait toujours dans le vrai, parce qu'il pouvait toujours prier avec elle. Mme Sabatier avait connu les jours du Réveil, dont son fils disait devant le cercueil de mon vénéré père. « Le vent de Dieu ne soufflait pas seulement dans dans les villes mais aussi dans les campagnes, non seulement dans une Église mais dans toutes. J'ai connu dans mon humble canton cette génération. Les beaux jours de la Pentecôte semblaient revenus. La cuisine de la ferme, l'échoppe du cordonnier, le cabinet du notaire, le salon du pasteur, devenaient autant de chambres hautes, de lieux de prière et de communion fraternelle. Quelle simplicité de cœur et quelle noblesse de vie. » Si l'on veut comprendre Auguste Sabatier, il ne faut jamais oublier ce double passé de piété et de patriotisme huguenot auquel il demeura invariablement fidèle. Et c'est pour cette raison que je

me suis reporté tout d'abord à ces souvenirs de sa jeunesse. Les événements nous séparèrent pendant de longues années; il était devenu professeur à Strasbourg, et j'étais parti pour la Suède. Des circonstances de famille nous rapprochèrent et, quand je vins à Paris, je ne l'ai pas oublié, il fut le premier ami auquel je serrai la main. Les années avaient passé, et nul ne pouvait l'approcher sans être frappé de la haute supériorité de son intelligence, de la clarté de ses idées, de la fermeté de sa parole. Il avait passé par de cruelles épreuves qui n'avaient été surmontées que par une véritable grâce d'en haut. Sabatier s'était attaché étroitement à la Faculté de Strasbourg, et que de fois il m'a dit que son rêve était alors de vivre dans cette ville où la science française s'unissait à la science allemande et où il avait rencontré des amitiés si intelligentes et si sûres. Puis était venue la tourmente de 1870, et il avait vu de près la guerre et ses horreurs. Cette Allemagne qu'il avait aimée et dont il avait fréquenté les universités, par un coup de force, avait foulé aux pieds le droit de l'Alsace. Plus tard il avait été expulsé de Strasbourg, dans les vingt-quatre heures. Une nuit profonde s'était faite dans son esprit, il avait voulu comprendre, et nulle raison de ces victoires de la

violence ne lui était apparue. Une révolte avait éclaté dans son âme, qui ne se calma que lentement dans le labeur incessant de la pensée et dans la soumission à la volonté suprême. Il comprit que parfois le devoir est de ne pas chercher à comprendre, en restant fidèle aux causes vaincues. Un grand apaisement s'était fait dans son cœur, il avait pris conscience de sa nouvelle tâche.

Je n'apprendrai rien à ceux qui l'ont connu, en affirmant que nulle étude ne dépassait pour lui en importance celle de la théologie, non qu'il écartât les autres disciplines de son esprit, car il a montré qu'aucune ne lui était indifférente, et on sait qu'il a excellé dans plusieurs. Par cela même il comprenait mieux le déficit de la pensée religieuse dans notre pays. Ses relations s'étaient étendues bien au delà des milieux protestants, surtout depuis que ses belles études du *Journal de Genève* l'avaient révélé comme un critique littéraire. Il avait noué des amitiés précieuses avec des hommes dont le séparaient ses croyances religieuses, mais auxquels l'unissaient des aspirations communes de science et de vérité.

On sait qu'il introduisit en quelque manière la psychologie dans la théologie, du moins je ne crois pas me tromper en disant que c'est à

lui qu'on doit d'avoir vu, pour la première fois, ce terme même de psychologie appliqué dans notre théologie protestante française à l'étude des problèmes religieux. Il me disait son étonnement d'avoir rencontré des savants, étrangers à toutes ses conceptions, affirmant même leur athéïsme scientifique, mais aussi passionnés du devoir que pouvaient l'être des croyants décidés. Aussi avait-il, de longue date, écarté les condamnations sévères des croyances absolues, au contact de ces hommes dont il savait la vie faite du devoir accompli. Mais il ne croyait pas à leur incrédulité. Est-il une cause sacrée pour laquelle vous seriez prêts à sacrifier votre vie? leur disait-il, et sur leur réponse affirmative, il leur déclarait qu'eux aussi, comme les Athéniens d'autrefois, ils avaient élevé un autel au Dieu inconnu.

Je ne doute pas, pour ma part, que cette étude psychologique des milieux si différents de ceux de son éducation première, et les relations qui s'établirent entre lui et tant de savants éminents, n'aient orienté sa pensée vers une évangélisation des classes cultiveés de la société française. Du reste, il m'a parlé maintes fois de ce dessein qui lui tenait à cœur et dont la première réalisation devait être la publication de son livre sur l'apôtre Paul.

Auguste Sabatier était remarquablement instruit de l'histoire de la Réforme française; non qu'il eût fait acte d'érudit, mais nul n'excellait plus que lui à mettre en lumière les causes déterminantes des événements. Souvent il m'a parlé des jours, où les théologiens protestants, avant la grande dispersion de la Révocation, tenaient en échec les Bossuet, les Nicole, les Arnaud, en me déclarant que le devoir pour la théologie protestante était de reprendre le contact avec l'âme française. Je ne crois pas me tromper en disant qu'il avait été frappé d'une parole de Guizot où passait toute l'expérience de l'illustre homme d'État : « Sortez de votre coin. »

Cette pensée ne l'abandonna jamais, et avec les années elle s'imposa de plus en plus à son esprit. Il est peu d'exemples d'un labeur plus persévérant pour atteindre le but proposé. Il n'est pas d'exemple plus remarquable aussi du succès récompensant un travail aussi assidu. Notre ami n'ignorait pas qu'il allait au-devant de redoutables difficultés, car se séparer des traditions reçues et s'engager dans des voies nouvelles, c'est, aux yeux d'un grand nombre, faire acte révolutionnaire, et quand les questions religieuses sont en jeu, c'est l'hérésie qui apparaît. Historien de race et de tempé-

rament, il pouvait évoquer les lamentables souvenirs qui s'attachent à ce terrible mot d'hérétique, mais il n'était pas de ceux qui reculent devant les responsabilités; s'il entrait dans la lutte, c'est qu'il la savait aussi nécessaire que salutaire. Je voudrais écarter de mes paroles les louanges qu'il n'eût pas acceptées, mais je peux assurer qu'il avait dans son cœur les sentiments de l'apôtre qui avait « le souci de toutes les Églises ».

Le travail qu'il poursuivait avec une ardeur que rien ne lassait, et qui, si souvent, le rendait silencieux, ne tendait pas seulement à la libération de sa propre pensée, mais surtout à celle de ceux qui étaient vraiment ses frères. Je l'ai vu angoissé devant les problèmes nouveaux qui surgissaient de toute part, moins pour lui-même que pour ceux qu'il savait désarmés. Quand il me disait avec tous les élans de son cœur : « Je veux sauver la foi de mes étudiants », il exprimait la pensée maîtresse de sa vie. Il avait été sauvé, il voulait sauver à son tour. Quand il a affirmé que ses livres avaient été écrits avec son sang, il a dit vrai.

Dans la lutte entre la science et la foi, il était comme le général sur lequel pèse toute la responsabilité de la bataille engagée, car rien, à vrai dire, ne lui échappait dans cette contro-

verse. Ceux-là seuls qui étaient de son intimité pouvaient se rendre un compte exact de l'extraordinaire étendue de ses connaissances et de la sûreté de son jugement. Auguste Sabatier était théologien dans l'acception superbe du mot, et il avait le droit de se réclamer de la grande parole de celui qui fut et resta le maître de sa pensée : « L'esprit sonde tout, même les profondeurs de Dieu... » Mais avec quelle piété ne se plaçait-il pas en présence de ces redoutables problèmes ? ceux qui ont voulu faire de lui un destructeur sont tombés dans une étrange erreur. Bien souvent, alors que nous nous entretenions des graves sujets dont la méditation lui était familière, il en appelait à la solennelle déclaration du Sauveur. « Non pas abolir, mais accomplir ». Quiconque étudiera son œuvre avec sérieux, non pour critiquer quelques détails, mais pour la juger dans son ensemble, ne tardera pas à voir que tout tendait dans sa pensée à la recherche du fini, du πληρώμα. Abolir, détruire, il était trop profondément historien, trop psychologue pour en avoir seulement la pensée; mais il avait une vision si haute de l'action incessante de Dieu dans l'humanité, qu'il voulait faire comprendre que le passé ne pouvait pas enchaîner le présent. Nul n'a rendu justice plus entière aux efforts de la pensée

humaine à travers les siècles dans son incessante recherche de la vérité.

Il y a déjà de lointaines années, Sabatier venait de publier dans *l'Encyclopédie des Sciences religieuses* cet article sur Jésus-Christ, qui souleva de si ardentes polémiques. J'ai conservé le souvenir très vivant d'une conversation où il me parla à cœur ouvert des attaques dont il était l'objet. On disait alors très ouvertement qu'il s'engageait dans la voie où se trouvaient Scherer et Colani. « La logique et ses déductions implacables, me dit-il, ont écarté du christianisme ces savants éminents, qui, ennemis en principe de l'absolu, se sont montrés les plus absolus des hommes. Pour moi, je n'ai jamais été un logicien, je suis un critique et un historien. Il y a quelque temps, ajoutait-il, j'ai rencontré Félix Pécaut, et je lui rappelai que son livre sur le *Christ et la Conscience*, que j'avais lu en philosophie, avait contribué à modifier ma pensée; mais, lui dis-je, le défaut de votre ouvrage est son manque de véritable historicité, vous n'avez pas fait assez de critique. — Mais avons-nous donc des documents si sûrs sur le Christ? répondit-il. — Je peux affirmer, lui dis-je, après de longues années d'études, qu'il n'est personnage dans toute l'histoire que je connaisse aussi bien que le Christ, et s'il

est vrai que l'âme a besoin d'idéal, je peux dire que j'ai cherché avec ardeur et n'ai trouvé nul autre dont je puisse dire dans la sincérité absolue de la conscience : « A qui irais-je qu'à toi, Seigneur, tu as les paroles de la vie éternelle ». Je relève dans mon journal, à cette date du 15 novembre 1880, que Sabatier me dit : « Je suis plus théologien que jamais, trouvant dans mes études, la satisfaction la plus élevée et la plus profonde. »

Je viens de parler des attaques dont notre ami était l'objet. Il savait qu'elles se produiraient, mais il savait aussi qu'il n'était pas de ceux auxquels pourrait s'appliquer la parole du Sauveur : « Malheur à vous, quand tout le monde dira du bien de vous ». Nul ne peut, marchant en avant, chercher des chemins nouveaux, sans avoir à redouter de voir méconnues les intentions les plus droites. Il n'est point de savant qui n'ait été appelé à passer par cette épreuve si douloureuse. Je n'ai pas oublié une page où Charles Secrétan a mis toute son âme pour défendre Vinet, disant que les larmes lui venaient aux yeux, alors qu'il entendait des théologiens accuser ce grand chrétien, celui que Pressensé appelait le pasteur de nos âmes, d'être un ouvrier d'incrédulité. Néander, le pieux Néander, n'avait-il pas été dénoncé comme un rationaliste dangereux ?

J'ai toujours admiré l'esprit dans lequel notre ami acceptait ces attaques. Il n'était pas une objection à laquelle il ne fût prêt à répondre avec une rare courtoisie, mais à bon droit il exigeait que les objections fussent sérieuses. Celui dont la vie était un incessant labeur, savait trouver du temps pour écrire des lettres, où il soutenait la discussion avec une fermeté de pensée et une bienveillance remarquables. Mais ce qu'il n'admettait pas, c'est que ses intentions fussent suspectées ou que sa pensée fût dénaturée. Il n'avait qu'une arme à sa disposition, mais elle était dangereuse, venant d'un homme tel que lui; c'était le silence. Il se réservait le choix de ses contradicteurs, quant aux autres il les ignorait. « Ne vous laissez pas troubler par les railleries de quelques esprits fermés à toutes les évidences, écrivait-il à son ami E. Stapfer, au lendemain de la publication de son livre sur *la Mort et la Résurrection de Jésus-Christ;* qu'importe que les chiens aboient, pourvu que la caravane passe. Or la caravane se forme et se met en marche à la suite de livres comme ceux que vous nous avez donnés. Merci, pour elle et pour tous. »

Le silence était sa seule réponse quand sa personne, ou ses intentions étaient mises en

œuvre, mais non pas quand ses idées étaient en discussion. Son esprit était si net, sa pensée si lucide, que l'idée fausse ou le raisonnement mal conduit l'exaspéraient. Il n'est pas un seul de ses amis qui n'ait le souvenir de quelques-unes des explosions, je ne saurais dire autrement, de sa pensée. Il devenait alors vraiment un fils du tonnerre, un Boanergès, sa voix s'élevait puissante, l'affirmation éclatait, et je dois à la vérité de dire que parfois mon ami m'a foudroyé. Mais c'étaient les affirmations d'une pensée noble et généreuse entre toutes.

Je ne sais pas oublier que je parle dans cette salle de la Faculté de Théologie où si souvent sa voix a été entendue, et vous ne vous étonnerez pas si je n'évoque ici que les souvenirs qui rappellent le grand théologien, dont nous ressentons tous si profondément la perte. Aussi bien, dois-je dire que, si variés que fussent ses entretiens, si étendues que fussent ses lectures, c'était toujours la théologie qui bénéficiait le plus du trésor de ses réflexions et de ses travaux, non pas seulement la théologie scientifique, mais, pourrais-je dire, celle du cœur.

Ses amis étaient sans cesse les témoins édifiés de l'ascension de son âme. Alors que,

dans la crise de la pensée moderne, l'étendue des découvertes de la science semble rendre toujours plus tragique le problème de la destinée humaine; quand il paraît presque impossible à plusieurs de situer l'homme dans cet univers dont la science recule chaque jour les frontières déjà si lointaines, Auguste Sabatier ne cessait au contraire d'intégrer ces formidables données dans les problèmes qu'il étudiait avec une ferveur et une foi toujours plus puissantes.

Il avait cherché et il avait trouvé. Nulle pensée ne lui était plus édifiante que celle de l'action incessante de Dieu, et il n'était pas de paroles dont il ne ressentît plus profondément la sublime vérité que celle du Christ : « Mon père agit, et j'agis aussi. »

Combien souvent, alors que, revendiquant les grands privilèges du chrétien, homme spirituel, il sondait « même les profondeurs de Dieu » et ne reculait devant aucun problème, je l'ai vu revenir dans l'humilité et la confiance aux certitudes bénies de la paternité divine. Quand la prière sortait de son cœur, la présence de son Dieu était certaine. Lui, qui avait donné sa vie de pensées, d'action, de science pour annoncer l'Évangile du Dieu intérieur, trouvait la plus sainte des récompenses dans

cette communion sacrée dont nul ne pouvait douter.

Sabatier était pour moi autant un ami qu'un frère aîné, il m'avait associé à ses joies comme à ses deuils, et il avait pris toute sa part de ma vie la plus intime. Il était de notre famille par les liens d'un lointain passé, et mon père l'aimait comme un fils. Nous n'avons pas de plus chers souvenirs que celui de ces fêtes de famille où Sabatier prenait la parole pour nous dire, avec un charme inexprimable de pensées, la sûreté de son affection que toujours il rattachait aux leçons et aux enseignements de l'Évangile. Vous ne trouverez point déplacé, que je fasse ainsi allusion aux privilèges d'une amitié dont le seul souvenir est une bénédiction.

Jusqu'à sa dernière heure, je l'ai retrouvé fidèle à sa pensée, et nul ne m'a laissé l'impression plus admirable d'un homme maître de lui-même. A son approche, on comprenait mieux l'apôtre parlant « de la glorieuse liberté des enfants de Dieu ». Aux derniers jours de l'année qui précéda sa mort, il vint me voir. Déjà la cruelle maladie, à laquelle il devait succomber, avait marqué sur lui son empreinte. Nous devions alors réaliser un projet qui nous tenait à cœur, aller dans cette Terre sainte, où

il avait vécu, depuis tant d'années, par toute la puissance de sa pensée. Que de fois j'avais songé avec émotion à ce pèlerinage dont il devait être le chef! Entendre Sabatier parler du Sauveur, sur les coteaux de Sion, à Bethléem, au puits d'Abraham, quel privilège! Mais déjà la crainte me gagnait, j'hésitais, ne voulant pas cependant le décourager. Ce jour-là, il venait m'annoncer qu'il avait terminé son grand ouvrage, celui que nous lirons bientôt. Une fois de plus, il me dit qu'en l'écrivant, il avait pensé d'une manière très particulière à tous ceux qui, dans les Églises et en dehors des Églises, comprennent la gravité de la question religieuse.

Libérer les consciences et les esprits des autorités humaines, c'était là qu'avaient tendu tous les efforts de sa pensée; rendre l'homme conscient de son origine divine et le ramener à la religion éternelle, à la religion de l'esprit, voilà ce qu'il avait voulu avec toutes les forces de sa volonté.

« Quand, me dit-il, je suis arrivé à la dernière page, et quand j'ai repassé en mon esprit le travail de ma vie, invinciblement, sous une impression contre laquelle je ne me défendais pas, venue des profondeurs mêmes de mon cœur, j'ai écrit les vers du cantique :

O Dieu de vérité, pour qui seul je soupire,
Unis mon cœur à toi par de forts et doux nœuds,
Je me lasse d'ouïr, je me lasse de lire,
Mais non pas de te dire : c'est toi seul que je veux. »

C'est sous cette impression que je vous laisserai. Partout et toujours je n'ai connu Sabatier que « voulant Dieu ».

C'est par là que son œuvre vivra et que son souvenir restera en bénédiction dans nos Églises de France.

LA PENSÉE D'AUGUSTE SABATIER

PAR J. E. ROBERTY, PASTEUR

MESDAMES ET MESSIEURS,

C'est dans un même sentiment de piété filiale envers la mémoire d'Auguste Sabatier que nous continuons aujourd'hui à nous entretenir de lui; non pour l'exalter, mais parce qu'il est bienfaisant de parler de ceux qu'on aime et qui nous ont beaucoup appris. Vous avez entendu avant-hier MM. John Viénot et Frank Puaux rappeler ce que fut l'homme et comment ses convictions se formèrent, évoquer aussi de précieux souvenirs. Jeudi dernier, à l'Oratoire, vous avez pu entendre également avec quels accents M. Jean Monnier l'a caractérisé; aujourd'hui M. le pasteur Henri Monnier, l'un des élèves, ou faut-il dire des disciples préférés de Sabatier, étudiera devant vous, plus en détail, sa théologie et comment il comprenait l'instruction des ca-

téchumènes. Mon rôle, à moi, est plus facile. C'est celui d'un préparateur, d'un introducteur. Je suis celui qui, placé sur le seuil d'un vaste sanctuaire, tient la porte ouverte et invite les gens à entrer, qui doit indiquer les places convenant le mieux au caractère de chacun, à sa profession, à son âge ou à ses préjugés — car vous savez qu'il y a place pour tous dans la large pensée de Sabatier, et si le centre du sanctuaire est évidemment réservé à ceux qui ne veulent ni méconnaître les intérêts fondamentaux de la piété, ni fausser compagnie aux réalités de l'histoire et aux exigences des méthodes scientifiques, il y a, derrière les piliers, des bancs pour les timides, et, tout à l'entrée, des sièges pour les simples curieux, plus friands de science que de piété, du moins ils le disent. Laissant donc aux deux amis que vous allez entendre la charge de l'exposition et de la discussion théorique ou savante de l'enseignement de Sabatier, je désirerais vous parler plutôt en pasteur qu'en philosophe ou en théologien, et vous montrer la portée pratique, saintement utilitaire, de sa pensée.

C'est ici que prendraient place, si j'en avais le temps, quelques notes rapides sur la filiation historique de ses idées. Je devrais rappeler tout d'abord que la méthode historique et criti-

que appliquée par lui à l'étude du phénomène religieux, fut inaugurée dans le protestantisme français — et avec quel éclat — dès 1850, par les écrivains de la *Revue de théologie* de Strasbourg, par l'école théologique connue sous le nom d' « École libérale »; qu'une analogie, point aperçue au premier coup d'œil, mais réelle, s'impose entre l'étoffe religieuse du *méthodisme* et celle du *symbolo-fidéisme*, pour employer deux appellations connues mais barbares. A l'étudier de près, en effet, la piété de John Wesley rappelle, par ses qualités les meilleures et sa grande indépendance à l'égard du dogme, celle de Sabatier, avec, naturellement, les différences dues à l'époque et au milieu, avec, d'un côté, beaucoup d'ignorance et même de superstition, et de l'autre, beaucoup de science. Enfin, il faudrait indiquer parmi les ancêtres spirituels de Sabatier, en dehors des philosophes et des théologiens célèbres comme Kant et Schleiermacher, et dans nos pays de langue française, le prédicateur Amy Bost, « le père de tous les Bost », qui, dès 1827, dans un opuscule intitulé *Christianisme et théologie*, établissait déjà la distinction célèbre, d'où se déduit tout le reste, entre la piété et le dogme, la religion et la théologie, et s'élevait, sans succès d'ailleurs, contre l'intellectualisme re-

naissant qui allait compromettre l'admirable floraison du *Réveil*. Mais je passe sur ces considérations historiques. Il nous suffira de dire que la pensée de Sabatier est un des aboutissants les plus réussis de l'école critique ou libérale et du mysticisme évangélique. On trouve le fondement de ce mysticisme, il est vrai, dans la théologie de Calvin — la thèse récente de M. Lelièvre sur la *Maîtrise de l'Esprit* l'a magistralement démontré — mais la pensée protestante française semblait en avoir perdu le souvenir. Ce mysticisme évangélique fut francisé de nouveau à l'époque du *Réveil*, et Sabatier en a incontestablement subi l'influence.

Si vous tenez à une qualification qui me semble exacte de la personnalité religieuse et intellectuelle de Sabatier, je dirai qu'il fut un frère morave émancipé.

Venons-en maintenant aux effets pratiques de sa pensée et aux raisons qu'il y a de se familiariser avec elle.

Quelques âmes pieuses sont effrayées par les résultats de la critique historique dont Sabatier fut parmi nous l'un des maîtres incontestés, et hésitent à entrer plus avant dans son esprit et dans ses livres. Elles se tiennent ainsi trop

loin du cœur, dans tous les sens possibles de ce mot, et ne peuvent pas se rendre compte.

D'autres, au contraire, soucieuses de certitude scientifique, ou adoratrices de la claire raison, se défient des profondeurs les moins éclairées de l'édifice, là où précisément la foi des croyants se plonge avec sa certitude à elle et son irrésistible élan, et traitent de fantômes ces expériences religieuses privées de forme fixe, qui se meuvent dans un insaisissable clair-obscur.

A tous, Sabatier a un secours à offrir, une vérité révélatrice à communiquer. Sa pensée n'a qu'un but : sauver la foi de ceux qui s'adressent à lui. — « Je veux sauver la foi de mes étudiants, répétait-il sans cesse » — et du même coup, il enlève toute entrave aux études historiques et philosophiques; car son enseignement et ses admirables lettres intimes que la *Revue chrétienne* a publiées récemment, nous le montrent préoccupé sans cesse d'une seule chose : construire, édifier, garantir l'intégrité de la vie religieuse et morale, non pas en la soumettant — comme on le faisait volontiers autrefois — à je ne sais quelles nécessités de la raison, ou en suspendant brusquement — comme on le fait encore trop souvent aujourd'hui — l'action des lois communes de la critique histo-

rique devant les écrits des évangélistes et des apôtres, et en laissant la foi chrétienne intervenir trop vite dans la marche normale de la connaissance, mais en démontrant que les conditions de l'expérience chrétienne intégrale sont de l'ordre pratique, et non de l'ordre scientifique, que la religion est un besoin pratique (1) de délivrance, et non une explication plus ou moins rationnelle du monde, qu'elle est un fait de conscience déterminé par un fait de conscience initial dont personne ne songe à nier la réalité et que, par suite, la pensée est libre, la science historique est libre, jamais elle n'atteindra, pour la détruire, l'essence de cette expérience chrétienne qui subsiste par la seule puissance de l'Esprit, et se transmet de génération en génération depuis que le Christ a paru.

Aux esprits ayant avant tout des besoins scientifiques, que disait Sabatier? (2) Votre nature intime est-elle entièrement satisfaite? Vous dites avoir dû sacrifier l'esprit religieux à l'esprit scientifique et avoir fait ainsi l'unité

(1) Voir : l'*Esquisse d'une Philosophie de la Religion.* (P. 24 et suiv.)

(2) Voir l'Esprit religieux et l'Esprit scientifique, *Bulletin théologique* d'avril 1867.

dans notre âme? Mais combien superficielle, cette unité! « Vous alléguez les rigueurs de la logique? Mais votre conscience porte en elle d'autres lois qui échappent aux procédés purement logiques ou scientifiques, et auxquels cependant vous vous sentez tenus d'obéir. En niant la vie religieuse et morale, vous n'avez pas supprimé entièrement vos besoins religieux et moraux. » Vous vous êtes seulement condamnés, à certaines heures de votre existence, à un singulier malaise, pendant lequel vous vous êtes surpris à regretter la foi des anciens jours. Eh bien, ce n'est pas la foi que vous avez perdue, mais une notion inférieure de la foi. Étudiez à nouveau le phénomène religieux dans l'histoire, et en particulier, les expériences chrétiennes dans les documents primitifs. Faites-le avec la plus grande rigueur scientifique — sans négliger la critique la plus radicale possible de la faculté de connaître — et on ira plus loin que Sabatier dans cette direction (1). Immédiatement, comme vous l'avez autrefois remarqué quand vous avez sacrifié à la science ce que vous appeliez votre foi, le caractère absolu des dogmes disparaît, les formules d'église perdent toute obligatoire fixité,

(1) Voir *les Trois Dialectiques*, de J. J. Gourd.

des éléments légendaires apparaissent dans les écrits sacrés; mais sous toutes ces formes fragiles que votre science analyse, subsiste dans l'âme d'un saint Jean, d'un saint Paul ou d'un saint Jacques, un élément pratique, un élément d'expérience, en qui réside le mystère de la foi. Il ne s'agit plus maintenant d'une question d'authenticité à discuter, ni d'un fait historique ou même d'une idée à accepter — je suppose que dans ces diverses phases de la connaissance, votre science s'est acquittée impartialement de sa tâche — il s'agit d'une expérience à faire. Elle vous paraît insaisissable, fantômatique; elle ne l'est que pour la science ou la raison pure; or nous ne sommes plus ici dans leur royaume, mais dans celui de la volonté ou du désir. Il dépend de vous que vous vous placiez dans les conditions morales d'un Paul ou d'un Jacques, que dis-je? dans les conditions morales des écrivains sacrés, *quels qu'ils soient*, pour faire des expériences religieuses analogues aux leurs, et devenir chrétiens; — non pas dans leurs conditions intellectuelles, c'est impossible; ni dans leurs conditions historiques, c'est absurde; mais dans leurs *conditions psychologiques et morales.*

En résumé, il n'est d'autre obstacle à l'expérience chrétienne intégrale, à celles du repen-

tir, du pardon divin, de la conversion et de la régénération, que l'erreur, le refus de la volonté ou l'inactivité du désir. L'erreur doit être détruite par la science; c'est son rôle, à elle; la volonté ou le désir dépend de l'état de votre conscience et de votre cœur. Et il me semble que j'entends Sabatier s'écrier maintenant avec l'apôtre Jacques : « Purifiez vos mains, pécheurs! Sanctifiez vos cœurs, hommes irrésolus! Sentez votre misère, et Dieu s'approchera de vous » et vous fera faire l'expérience du salut.

Tout ceci, Messieurs, est fort incomplet et demanderait d'amples développements. Mais l'essentiel des conseils de Sabatier aux esprits scientifiques qui ne prennent pas leur parti de sacrifier leur vie religieuse et morale, me semble contenu dans ce que nous venons de dire. Vous en trouverez la confirmation non seulement dans *l'Esquisse*, mais aussi dans les derniers articles du théologien, publiés par la *Revue chrétienne*, et aussi dans une étude que je vous recommande spécialement, intitulée *l'Esprit religieux et l'Esprit scientifique*, qui parut en 1867, dans le *Bulletin théologique*.

Si Sabatier est peut-être, à l'heure actuelle, l'un des théologiens français qui répond le

mieux aux besoins de l'esprit moderne, il est encore davantage celui qu'il faut aux âmes naturellement croyantes. Ces âmes éprouvent peu ou pas de besoins scientifiques. Elles sont, avant tout, élan, confiance, abandon, humilité; je parle, du moins, des meilleures. La science, au contraire, est retenue, doute, réflexion, examen. De là, l'une des causes de ses difficiles progrès dans les églises.

Rien n'est plus contraire aux méthodes et à l'esprit de Sabatier que de vouloir troubler les âmes pieuses pour le seul honneur de la théologie. A celles qui seraient venues lui dire : Notre foi est inséparable de la croyance à tel dogme considéré comme absolu, ou à tel ou tel fait historique où votre science ne voit que légende, que pensez-vous que Sabatier eût répondu? Ceci, j'imagine : « Gardez, mon ami, les croyances qui vous donnent la paix. » Mais si, l'esprit de curiosité s'éveillant, on eût insisté pour obtenir une autre réponse, il eût ajouté : « Pensez-vous pouvoir garder toutes vos croyances en demeurant sincère avec vous-même? Vous êtes enclin à sacrifier l'esprit de libre recherche aux exigences de votre foi pour obtenir en vous l'unité? » Mais, redirons-nous encore, « combien superficielle cette unité! » Espérez-vous tellement fermer votre âme à

tous les vents du dehors, qu'un souffle, quelque jour, n'y puisse apporter une semence funeste? De plus, poursuit Sabatier, (1) si l'esprit scientifique est naturel à l'homme et nous vient de Dieu, vous est-il permis de l'étouffer? Et si vous êtes pasteur, chargé non seulement de nourrir quelques âmes foncièrement religieuses, mais de répondre aussi aux réclamations de l'esprit critique en vous-même et chez les autres, est-il prudent, pour le succès chrétien de votre ministère, de rompre les liens qui vous rattachent à la culture intellectuelle de votre temps?.... D'ailleurs, tout est beaucoup plus simple que vous ne le pensez.

Vous savez, continuerait-il, vous qui êtes croyants, vous savez par expérience que la religion est un besoin pratique auquel répond pratiquement et pleinement Jésus-Christ. Ce que vous avez trouvé en lui, ce n'est pas un théologien, encore moins un philosophe, c'est quelqu'un qui vous enlève à votre condamnation et à votre malheur, et vous fait entendre les accents du ciel. Or, cette expérience bienheureuse, l'histoire ne la détruit pas, bien au contraire; elle vous apprend à la retrouver sous les dogmatiques diverses des Églises, et

(1) Art. cité du *Bulletin théologique*.

avant même que les doctrines aient été formulées. Avant la création et le développement du dogme, avant l'organisation de l'Église, avant l'existence du Nouveau Testament, avant l'effusion de l'Esprit, à la première Pentecôte, avant la Résurrection, avant la Croix, dans le cœur de quelques pauvres femmes qui croyaient en Jésus de Nazareth et furent « justifiées » par leur foi, cette expérience merveilleuse, la vôtre, était née. Oui, du moins quant à ses conditions morales, c'est-à-dire dans son indestructible racine, cette expérience est identique à la vôtre, âmes croyantes du xxe siècle; elle est antérieure au développement historique et à l'évolution intellectuelle du christianisme, et par conséquent, elle en est indépendante. Ceci est de l'histoire, et voilà-t-il pas une découverte singulièrement propre à fortifier votre foi et à vous ôter tout souci? Vous n'avez plus rien à craindre de la science. Vous n'avez rien à redouter de la critique des documents sacrés ni de l'étude de l'évolution des dogmes. La critique la plus acérée de l'Écriture Sainte n'a fait que placer en une lumière plus resplendissante que jamais l'empreinte laissée par notre Maître, non pas sur un linge, sur je ne sais quel prétendu Saint-Suaire, mais sur l'âme vivante de ses premiers amis, et l'histoire des dogmes

ne fait que dérouler devant vous les diverses formes intellectuelles, toutes nécessaires et toutes imparfaites, chacune en leur temps, à l'aide desquelles cette empreinte mystérieuse a été rendue sensible à la pensée humaine.

Et si vous demandez maintenant par quels moyens cette expérience primitive du salut, cette empreinte de Jésus-Christ sur l'âme humaine, a pu se transmettre intacte jusqu'à nous, Sabatier vous répondrait que c'est là un tout autre problème, un problème pédagogique, un problème d'éducation religieuse; c'est celui de la transmission de la force. Si vous me permettez une expression familière en d'aussi graves sujets, et que j'emprunte à la mécanique, *c'est la question de la courroie.* De quelle sorte de courroie faut-il se servir pour transmettre à une âme de nos jours la force évangélique des premiers chrétiens? Sabatier avait entrevu cette question, bien qu'il ne l'ait pas, me semble-t-il, entièrement résolue, du moins dans ses écrits publiés jusqu'ici.

A quoi donc ont tendu tous ses efforts? A démontrer scientifiquement le caractère spécifique de l'expérience chrétienne, qui est étrangère aux spéculations de la raison et n'a rien à redouter des investigations les plus hardies de la critique historique. Pour ce service inap-

préciable rendu à la piété des humbles, son souvenir mérite de rester en bénédiction parmi nous.

Il a donc contribué, d'une part, à affranchir les différentes sciences qui s'occupent des faits religieux, et de l'autre, à affermir la foi. Il a été, dans la Faculté de Paris et dans nos Églises, avec M. le professeur Ménégoz, dont il est impossible de ne pas prononcer le nom quand on parle de la portée pratique de la pensée de Sabatier, le théologien par excellence de la foi, de la foi qui sauve, de la foi intégrale, de l'*Évangile du Salut* (1).

Ah! quand on arrive ainsi au cœur de sa pensée, qui était son cœur, on oublie bientôt Sabatier lui-même — c'est ce qu'il voulait — on apprend à entrer en communion avec les croyants de tous les temps, et on se sent à l'abri des orages et des condamnations pour toujours. On est au pied du rocher de l'Évangile. On ne connaît plus le doute. On respire librement par toutes les fibres de l'être. On est enivré de certitude. Un pas de plus, un désir plus intense ou un acte de volonté plus énergique, suivant les tempéraments..., et la conscience immaculée de Jésus, et la présence de l'Éternel se

(1) Voir : Publications diverses sur *le Fidéisme*, par Eugène Ménégoz. Librairie Fischbacher, 1900.

dévoilent à nos yeux, et une seule attitude convient désormais, celle de l'agenouillement et de la prière.

Voilà où Sabatier conduira toutes les âmes qui consentiront à se placer dans les conditions morales nécessaires pour réaliser l'expérience du salut et à laisser, dans l'Église, liberté entière à la science et à la pensée. Entrez donc dans son œuvre avec courage et simplicité, sans vous arrêter en chemin.

L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE
D'AUGUSTE SABATIER

Par M. le pasteur Henri Monnier

Je voudrais dire très simplement à quels résultats pratiques, immédiatement assimilables pour la piété, les travaux d'Auguste Sabatier avaient abouti. Je voudrais rappeler comment il concevait l'instruction religieuse de la jeunesse et de l'enfance, et dans quel esprit il traitait les matières du catéchisme.

Bersier, qui comprenait admirablement son ami, l'avait prié de prendre la direction de l'École du Dimanche de l'Étoile. Il la dirigea pendant dix ans. Ses leçons ont laissé d'inoubliables souvenirs. Il aimait cette École : il ne s'en est séparé que le jour où il a compris l'impérieuse nécessité de ménager ses forces. Il parlait de Jésus-Christ aux enfants, avec des accents qui les remuaient jusqu'au fond de l'âme. Il y en avait qui pleuraient d'émotion ; je

demande à ceux qui s'occupent d'Écoles du dimanche s'il leur a été souvent donné d'assister à un pareil spectacle. Mme Bersier a fait à ces souvenirs une allusion discrète, dans la touchante notice qu'elle a consacrée à l'ami, au collaborateur de son mari. « Comme enfant, écrit-elle, M. Sabatier avait aimé Jésus-Christ; plus encore peut-être, il l'aima plus tard et toujours, si simplement, avec une ferveur communicative, qui mit plus d'une tête de nos petits sous les mains bénissantes du Seigneur! »

Cet amour pour le Christ, qui le possédait, il l'a fait passer dans ces leçons d'intruction religieuse. Il avait tenu à remplir intégralement son sacerdoce au foyer : père, il considérait comme son devoir de dispenser aux siens le pain de l'âme. Ce cours a produit une impression profonde. « L'élan de sa piété, m'écrivait une de celles qui ont eu le privilège d'y assister, son aspiration vers le Père céleste, son adhésion à la Volonté éternelle, quand il priait avec nous et pour nous, cela seul aurait été une suffisante instruction religieuse ».

Le plan de cette instruction a été retrouvé dans ses papiers, et c'est ce plan qui formera essentiellement la matière de mon exposé. Je demanderai qu'on ne cherche, dans ce qui va suivre, qu'un effort pour traduire fidèlement sa

pensée, en reproduisant autant que possible ses propres expressions.

« En vous donnant cet enseignement, disait-il, je poursuis un double but : je voudrais d'abord vous donner les connaissances religieuses dont vous avez besoin ; en second lieu, je voudrais éveiller dans vos cœurs la repentance, la foi en la justice et en l'amour de Dieu. Le premier de ces résultats, il ne sera pas trop difficile d'y atteindre ; pour le second, c'est bien plus difficile : il y faut le concours, seul efficace, de l'Esprit de Dieu. J'espère qu'il m'assistera pendant que je vous parlerai, et je le lui demande de tout mon cœur paternel. Mais il faut que vous lui demandiez aussi de venir dans votre cœur et d'y créer la vie nouvelle ; et certainement aussi, votre prière sera exaucée. »

C'est ici, comme on voit, le pur esprit chrétien.

Dans le *Plan raisonné d'Instruction Religieuse* qu'il a exposé aux étudiants, Sabatier a précisé l'orientation théologique qu'il convient de donner au catéchuménat. « Il faut, dit-il, donner aux jeunes gens une instruction tellement sincère, qu'ils puissent garder leur foi dans la crise inévitable qu'ils subissent entre dix-sept et vingt ans. »

Il renonce dans son enseignement à la forme

des questions et des réponses; il renonce à faire réciter le catéchisme. Cependant, il fait appel à la mémoire des enfants; mais c'est en leur faisant apprendre des cantiques, des psaumes, des pensées de Pascal et de Vinet, voire des poésies de Victor Hugo et de Lamartine. Il va sans dire qu'il vise ici des catéchumènes possédant une certaine culture intellectuelle.

Le cours dont il a tracé le plan à ses élèves, après l'avoir lui-même professé, se divise en deux parties. La première année comprend l'histoire de la religion; la seconde est consacrée à l'exposé systématique de la religion chrétienne.

Sabatier commence par établir que la religion est une donnée primordiale de la conscience humaine.

Il analyse le double caractère du sentiment religieux : sentiment de détresse quand l'homme regarde à lui-même, et sentiment de foi, qui se traduit par la prière, quand il regarde à Dieu, au point que l'on peut dire : la religion, c'est la prière. — Puis il étudie le rapport de la religion et de la révélation. Je me borne à rappeler sa lumineuse définition : la religion, c'est la révélation subjective; la révélation, c'est la religion objective. Ces principes posés, il reconstitue aux yeux de ses élèves le

progrès de l'évolution religieuse de l'humanité, — « dressant, pour ainsi dire, l'échelle de Jacob entre la terre et le ciel », afin que le catéchumène refasse avec lui l'ascension religieuse du genre humain.

Partant de la conviction de la valeur divine du sentiment religieux, il aperçoit dans l'histoire des religions « un plan d'éducation que Dieu poursuit à travers les siècles et les espaces, pour amener l'humanité à sa fin dernière, à la perfection et à la plénitude de son être. »

Ce progrès religieux vient aboutir à la conscience de Jésus-Christ, comme à son terme idéal. Jésus-Christ est au centre de l'histoire religieuse; il en forme le point culminant. Tout ce qui était avant lui, tend vers lui; tout ce qui est venu après lui, dépend de lui ou en dérive. Le christianisme est la religion parfaite, — en entendant par ce mot « christianisme », la religion de Jésus-Christ.

Sabatier a insisté à mainte reprise sur ce caractère définitif du christianisme. On a vu parfois dans cette insistance une inconséquence du croyant, un péché contre la logique de son système. Mais Sabatier n'avait que faire d'une logique qui aurait faussé les données de l'expérience. En se fondant sur ces données, il a affirmé que le christianisme est la religion par-

faite, parce qu'il réalise dans la conscience humaine un rapport parfait entre l'homme et Dieu : Dieu étant pleinement révélé à l'homme, l'homme étant pleinement uni à Dieu. « En fait, dit-il expressément, la religion parfaite est apparue dans la conscience de Jésus-Christ, non à l'état d'abstraction, mais à l'état de vie nouvelle... On est chrétien dans la mesure où l'on répète en soi l'expérience du Christ, et où l'on apprend à s'écrier comme lui : « Abba, Père ! »

Dès lors, « après la révélation que Jésus-Christ nous a apportée, il serait vain d'en attendre ou d'en désirer une autre ». L'humanité, délaissant les doctrines anciennes, peut se mettre en quête des doctrines plus hautes. La conscience de Jésus-Christ, où se révèle le Père, ne sera jamais dépassée. Il y a là un *fait*, contre lequel aucune théorie d'évolution ne saurait prévaloir.

Ainsi Sabatier, en se bornant à retracer d'une façon toute objective, l'histoire des phénomènes religieux, faisait de cette histoire l'apologétique la plus ferme et la plus sûre. Au lieu de limiter artificiellement à Israël la révélation, quitte à concéder ensuite que chez d'autres peuples, il s'en est trouvé quelques lueurs, il montrait le lien indissoluble qui unit la religion à la révé-

lation, et dans le christianisme, il faisait apparaître le couronnement de l'évolution religieuse de l'humanité. Il se plaçait ainsi d'emblée sur un terrain inattaquable, qu'il ne devait jamais quitter.

Dans son histoire des religions, Israël conservait la place centrale. C'était selon lui chose impossible d'expliquer autrement que par une prédestination divine, l'influence religieuse qu'Israël avait exercée sur les destinées de l'humanité.

Naturellement, l'histoire religieuse d'Israël se concentrait à ses yeux dans le prophétisme, où il voyait apparaître l'originalité de ce peuple et le « miracle divin de son histoire ». De ce chef, les récits de la Genèse conservaient à ses yeux une valeur singulière.

Il remarque qu'il y a dans ces histoires une autre vertu que celle de la lettre. Elles contiennent une vérité morale éternelle, qu'il faut savoir recueillir, pour l'inculquer à l'âme des enfants. Quel qu'ait été Abraham, par exemple, il a sa vérité de type, qui est absolument indépendante de sa réalité individuelle, il reste le type des hommes de foi, ancêtre idéal des croyants.

Que nous les prenions pour de l'histoire réelle ou pour de la poésie, nous ferons exac-

tement le même usage de ces documents. « Le Saint-Esprit, disait familièrement Sabatier, nous instruit par la poésie aussi bien que par la prose. » Le récit, de toute manière, joue dans l'enseignement le rôle d'une parabole, dont on se sert pour éveiller dans l'âme des enfants de ces aspirations, de ces désirs qui sont la véritable invitation à la piété. Car ce n'est pas la matière historique qu'ils renferment qui donne à ces récits leur valeur, c'est l'inspiration prophétique qui, en les transformant, « en a fait quelque chose de si beau, de si moralisateur, de si divin ! »

Je ne chercherai pas à résumer les beaux développements de Sabatier sur l'histoire du christianisme. Il suffira d'en marquer le point d'aboutissement. Sabatier ne s'arrête pas à la résurrection de Jésus-Christ; il montre comment elle a fondé l'Église, il expose la constitution du Nouveau Testament, et il retrace l'histoire de l'Église jusqu'à la Réforme, afin que le cours terminé, le catéchumène soit en état de répondre à cette triple question : Pourquoi suis-je religieux ? Pourquoi suis-je chrétien ? Pourquoi suis-je protestant ?

Durant la seconde année, Sabatier donnait à ses catéchumènes un exposé systématique de la religion chrétienne.

Ce cours se divise en trois parties. Sabatier envisage d'abord l'état de l'homme qui vit séparé de Dieu; puis, la grâce de Dieu manifestée en Jésus-Christ; enfin, l'état de l'homme régénéré qui vit dans la communion de Dieu et de ses frères (1).

Le but de la première partie est de créer dans l'âme du catéchumène un véritable sentiment de détresse. Pour y atteindre, Sabatier recourt aux documents les plus significatifs de l'angoisse humaine : aux écrits de l'Ecclésiaste, de Pascal, des romantiques.

Il s'agit de faire éclater aux yeux de l'élève, les contradictions qu'il porte en lui-même, dans sa pensée, dans sa sensibilité, dans sa volonté. Il s'agit de lui montrer, de façon saisissante, la disproportion qui existe entre l'homme et l'univers, de le courber sous la fatalité des lois naturelles, de le mettre en face de la mort; enfin, de le convaincre de son péché.

Il y a dans le fait du péché quatre éléments :

(1) Il va de soi que ce plan est trop naturel, trop simple, trop logique pour être absolument nouveau. Ces qualités même, d'ailleurs, sont autant de motifs pour qu'il ait été plus rarement employé qu'on ne le croirait. Mais l'essentiel, ce n'est pas le cadre, c'est ce qu'on y met ; et ce que Sabatier y a mis, porte sa marque propre. Une de ses auditrices me disait : « J'ai assisté dans ma vie a bien des cours d'instruction religieuse : celui-là ne ressemblait à aucun autre ».

La *loi,* ou la vocation morale;
La *tentation* des instincts charnels;
La *violation* de la loi, ou la chute;
La *honte*, ou le remords.

On voit à quel point Sabatier serre de près les données bibliques, jaloux de conserver du récit de la Genèse tout ce qui intéresse la vie morale.

Mais, a-t-on objecté, avec les prémisses philosophiques de Sabatier, le péché a sa place marquée dans l'évolution : dès lors, il devient un élément du progrès humain, et il ne saurait être un mal, mais un moindre bien.

Sabatier a prévu l'objection, et il y a répondu. « Oui, le mal physique ou la douleur est un élément nécessaire du progrès : mais le seul véritable mal, c'est le mal moral, et celui-ci ne tient pas à la nature et à son devenir, mais à l'homme, et à sa volonté faible et mauvaise ». Tant que, seule, la vie de la chair existe, il n'y a point de mal à suivre les instincts de la chair. Du jour où, la vie morale apparaissant, le conflit s'éveille entre l'idéal nouveau, qui est la ressemblance divine, et les instincts charnels, toute défaite de l'idéal est une chute, et il n'y a pas là un moindre bien, il y a positivement un mal, dont le salaire est la mort, pour l'individu comme pour la race. Et je ne vois pas ici grande

trace de ce panthéisme évolutionniste qu'on a reproché parfois à notre maître. Ceux qui l'ont connu savent avec quelle énergie il affirmait la réalité tragique du péché, et que la véritable confession de foi du chrétien évangélique, selon lui, c'était cette confession des péchés qui accentue si fortement l'irréductible et trop réelle antinomie de la vie morale : l'antinomie de la totale servitude de l'homme et de sa pleine responsabilité.

La réponse de Dieu aux âmes travaillées et chargées, c'est l'*Évangile*.

Sabatier va puiser sa notion de l'Évangile à la source, c'est-à-dire dans l'Évangile même, et non point, comme l'ont fait les Réformateurs, dans le *Credo*.

Si le Symbole des Apôtres nous reste précieux comme un moyen liturgique d'affirmer l'unité spirituelle des diverses Églises chrétiennes, ce n'est pas un document qui fasse autorité pour la conscience protestante.

Le péché serait un obstacle invincible au règne de Dieu, si Dieu lui-même n'était intervenu pour nous le faire surmonter. Cette action libératrice de Dieu s'appelle la *Rédemption*.

Commencée dès les premiers jours de la vie humaine, dans les religions et les morales élémentaires, elle s'est continuée dans le progrès

des religions polythéistes et dans les efforts des sages et des poètes; elle s'est affirmée comme œuvre divine en Israël; elle a triomphé dans la vie et la mort de Jésus ; et depuis, c'est l'Esprit de Jésus qui reste dans le monde la puissance de rénovation et de salut : c'est pourquoi Jésus seul mérite d'être appelé le *Rédempteur*.

Il y a une façon païenne d'honorer Jésus; la façon chrétienne de croire en Lui consiste à adorer en Lui le Père. Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec Lui. Quand nous croyons en Jésus, c'est en Dieu que nous croyons ; quand nous l'aimons, c'est Dieu que nous aimons. Cette présence de Dieu en Christ se manifeste par sa sainteté et par son amour. Notre conscience nous révèle que le Fils de l'homme en Jésus-Christ, est devenu le Fils de Dieu.

Jésus nous apporte le salut en nous révélant Dieu.

Après s'être manifesté comme puissance créatrice et destructive dans l'univers physique, comme justice et sainteté dans le monde moral, Dieu se révèle ici comme amour : en Jésus-Christ, s'ouvre pour nous le cœur même de Dieu.

La nature nous désespère; la conscience nous

condamne; nous restons éternellement séparés du Dieu tout puissant par notre faiblesse, et du Dieu juste par notre péché. L'amour divin comble la distance et lève l'obstacle : la notion du Père nous réconcilie avec Dieu.

Cette révélation s'est faite dans la conscience de Jésus et, depuis lors, dans le cœur de tous les hommes pieux. La piété chrétienne consiste à sentir et à croire que Dieu est notre Père. Tout est là.

Le salut que Jésus nous apporte consiste en deux choses : le pardon des péchés et la vie nouvelle. Le pardon est obtenu par la repentance et la foi; la vie nouvelle, se crée en nous par le don de l'Esprit. Le pardon, ce n'est pas seulement la remise de la peine : c'est aussi l'affranchissement de la coulpe intérieure. Quant au don de l'Esprit, Sabatier remarque qu'il y a là une singulière lacune dans notre vie spirituelle : on ne croit pas assez, de nos jours, au don du Saint-Esprit. Et il n'est pas rare qu'on traduise : « Saint-Esprit, » par « sens individuel, » alors que le Saint-Esprit est aussi positif et aussi réel que Dieu lui-même. Chaque chrétien doit être un inspiré, et ce n'est point la révolte du sens propre, c'est le don de l'Esprit qui fonde l'autonomie de la conscience chrétienne.

L'apparition de la vie nouvelle coïncide, dans l'existence individuelle et dans l'existence collective, avec l'avènement du règne de Dieu.

De politique et extérieure qu'elle était jusqu'alors, la notion du royaume de Dieu est devenue, dans l'enseignement de Jésus, purement morale et religieuse. Les biens du royaume, ce sont les vertus : Jésus les donne à ceux qui sont doux, à ceux qui pleurent, à ceux qui sont affamés et altérés de justice. A la place des espérances messianiques, il met le baptême de la souffrance, dont il doit être baptisé. Il n'ôte pas les éléments vieillis, mais il crée un principe de vie qui leur substituera peu à peu un nouvel ordre de choses.

Jésus n'a pas fondé le royaume, d'une façon abstraite, en prêchant une doctrine, mais en réalisant par la foi une communion d'âmes et en faisant de tous ses disciples des ouvriers de l'œuvre commune. Tout membre du corps du Christ doit concourir à la santé de l'organisme tout entier, il doit se sacrifier pour ses frères, il doit, à l'exemple de son Maître, porter *sa croix*.

Sabatier a donné, sur la Croix, toute sa pensée, dans le bel essai qui fait partie des *Études de Théologie et d'Histoire* (1). Se fondant sur la notion

(1) *Études de Théologie et d'Histoire*, publiées par

chrétienne du Dieu-Père, il déclare qu'il ne saurait y avoir d'autre expiation que la repentance du cœur. La justice de Dieu vise à surmonter le mal par le bien « et combien n'est-elle pas plus vraiment *satisfaite* quand le cœur du méchant s'amollit, quand il se condamne lui-même, quand il tombe à genoux et s'écrie : « O Père, sois apaisé envers moi, criminel. »

Dieu n'a pas besoin d'être réconcilié avec l'homme : c'est l'homme qui a besoin d'être réconcilié avec Dieu. « Il n'y a, dans le monde moral et devant le Dieu de l'Évangile, d'autre expiation que la repentance » (1).

Or, la mort du Christ est le plus puissant appel à la repentance que l'humanité ait jamais entendu. « A tous les renoncements de sa vie sainte, Jésus ajoute ses souffrances et sa mort, pour toucher enfin les cœurs que ses bienfaits n'auraient pas encore émus. Sa mort n'est pas un moment différent du reste de sa vie : c'en est la consommation ».

« Dans sa vie comme dans sa mort, le Fils de l'Homme reste l'Incomparable parmi les enfants des hommes » (2).

MM. les Professeurs de la Faculté de Théologie de Paris. 1 volume gr. in-8°. Librairie Fischbacher, 1901.

(1) Page 70.

(2) Page 73.

Mais sa mort n'est pas isolée : « C'est une loi de l'univers des Esprits en formation sur la terre, que... se donner aux malheureux, c'est nécessairement prendre sur soi une part de leurs souffrances » (1). Et la croix, pour Jésus, c'est « la part de souffrance qu'implique tout acte d'amour; c'est en ce sens qu'elle est un instrument de rédemption » (2). Les souffrances des justes agissent de la même manière que la Passion du Christ sur la conscience des méchants : elles contribuent à produire cet état de repentance « où peut se réaliser le pardon des péchés et l'œuvre de salut organisée par la miséricorde divine ». Cette œuvre se poursuit depuis le commencement du monde, et elle a « son centre et son point culminant dans la mort du Calvaire ».

Sabatier ne prétend pas avoir épuisé la question. « Si l'on demande, écrit-il, d'où provient cette loi suprême du monde moral qui a fait du sacrifice la rançon du péché et le moyen de sa destruction progressive, il faut s'arrêter » — car ici « la terre ferme de l'expérience » se dérobe sous nos pas, — et se borner à dire avec Jésus : « Cela est ainsi, ô Père, parce que tu l'as trouvé bon. » C'est la réponse de la piété, et ce n'est

(1) Page 73.
(2) Ibid.

pas une solution peut-être, — mais que nous sommes loin du rationalisme.

Et enfin, il faut remarquer que, si la croix de Jésus-Christ joue un rôle essentiel dans la fondation du royaume de Dieu, elle reste également le moyen du salut individuel. C'est elle qui, en provoquant le repentir de l'homme, permet à Dieu de pardonner.

En attendant de remettre le royaume entre les mains du Père, Jésus est roi. Sa royauté se justifie à la conscience par trois ordres de raisons.

Il règne par droit de naissance. Assurément, les traditions qui, plus tard, ont enveloppé son berceau n'ont point fait partie du christianisme apostolique, et l'explication populaire et poétique qu'elles nous donnent de la naissance de Jésus n'appartient pas à l'histoire. Mais, quelle qu'ait été l'origine terrestre de Jésus, ce qu'il y a d'essentiel pour notre foi, c'est que Jésus est une création de l'Esprit de Dieu dans le sein de l'humanité. On peut penser ce qu'on veut de la matérialité des faits, le miracle subsiste : et le miracle, c'est qu'un tel être soit apparu dans un monde de péché.

Il règne par droit de conquête. Il s'est emparé de nos cœurs ; il prouve sa nature

divine en accomplissant l'œuvre divine. Aujourd'hui encore, il conquiert les âmes. Il y a dans sa voix un accent d'autorité qui fait courber les fronts et ployer la volonté.

Il règne par droit d'élection : nous l'avons choisi comme celui que nous voulons aimer.

Si Jésus est Roi, s'il est présent dans l'Église et dans le monde, on conçoit le rôle que sa personne doit jouer dans notre vie religieuse. Quiconque n'a pas le Fils, n'a pas le Père. Et Sabatier remarque fortement que « les théologiens qui, il y a une trentaine d'années, ont voulu éliminer le Fils et conserver le Père, voient aujourd'hui la paternité de Dieu disparaître de leur conscience : « Ce n'est que dans l'union avec Jésus-Christ, conclut-il, que je puis faire l'expérience que Dieu est mon Père, et que je suis son Fils. »

La foi en Jésus crée en nous une vie nouvelle, en nous infusant l'Esprit de Jésus.

Il y a trois ordres de vie :

La vie physique;
La vie de l'intelligence;
La vie de la conscience.

Les deux premières ont leur terme et leur raison d'être dans la troisième. La vie de la justice et de l'amour, c'est l'épanouissement de l'humanité en nous, mais c'est aussi le résultat

et la preuve de l'action de Dieu sur nous.

Deux facultés caractérisent cette vie : elle est une vie de *liberté* et *d'amour*. De là se déduisent toutes les vertus chrétiennes. L'Esprit de Dieu est nécessaire à leur accomplissement. La prière nous donne cet Esprit. Elle est l'aliment de la vie chrétienne. On sait quel rôle elle tenait dans la vie de Sabatier. Il y voyait la condition nécessaire et suffisante de tout progrès spirituel, — l'âme même de la religion.

Dans la foi religieuse, il y a un principe social. L'homme, en s'unissant à Dieu, s'affranchit de son individualité égoïste. L'adoration et la prière sont, de tous les moyens, les plus efficaces pour réaliser l'unité humaine. D'autre part, la vie religieuse ne peut se maintenir dans l'isolement. L'homme ne se donne pas plus la vie religieuse qu'il ne se donne la vie physique. D'où la nécessité de l'Église. Le chrétien doit aimer l'Église, parce que, suivant le mot d'Augustin, « l'Église est la mère de tous ceux dont Dieu est le Père. » Même quand il est majeur, même quand il soutient sa mère, il doit lui témoigner de l'attachement, de la déférence, de la soumission, car c'est dans la soumission volontaire et consciente que se trouve la vraie liberté. Entre l'autorité de l'Église et la liberté de la conscience, l'équilibre se fait

par l'amour. En opposition à la théologie catholique, Sabatier conçoit donc l'Église comme une famille spirituelle. Il ne dépend pas du chrétien de devenir ou non membre du corps de Christ : il l'est de création originaire et divine. Il y a, dans la famille ecclésiastique, comme dans les autres, divers groupes ; on s'y déteste parfois : l'unité morale n'en subsiste pas moins.

Constituée en famille, l'Église doit être gouvernée comme une famille. Il faut se garder de croire qu'elle existe en vertu d'une confession de foi quelconque. De tels documents abstraits sont l'œuvre de l'Église : ils ne la créent pas, et il est parfaitement chimérique de prétendre, comme le fait le radicalisme ecclésiastique, fonder sur de nouvelles bases la société sans laquelle nous ne serions pas. Notre Église ne date pas du dernier Synode, et il n'y a pas d'autre fondement que celui qui a été posé : savoir, Jésus-Christ.

L'Église est une institution d'adoration commune, d'assistance mutuelle et d'évangélisation. Elle manifeste son âme par le culte public.

Dans le culte, la liberté des formes doit être entière; mais l'essence obligatoire de tout culte, c'est l'adoration *en esprit et en vérité.*

Par le culte, se réalise la présence de Dieu dans le cœur de l'homme.

Il faut prendre garde que le culte est fait pour le chrétien, et non le chrétien pour le culte.

L'Église est une création de la Parole de Dieu au sein de l'humanité, et c'est de la Parole qu'elle tire son accroissement. Mais il ne faut pas confondre la « Parole » avec la Bible. La « Parole de Dieu » n'est pas enfermée dans un texte : elle n'est pas une lettre écrite, la propriété d'un sacerdoce, d'une corporation : elle est le langage que le Saint-Esprit parle à l'humanité. Tout ce qui engendre en nous la vie divine, est Parole de Dieu. La Parole est libre, elle est invisible, elle souffle de tous les coins de l'horizon.

Dispersée et faible dans l'histoire générale du monde, la Parole se concentre en Jésus. Il est la Parole vivante. La Parole, c'est donc essentiellement l'Évangile de Jésus-Christ, c'est-à-dire la révélation du Père et le salut par la foi. Elle ne se discute point : partout où elle se trouve, elle se reconnaît infailliblement, parce qu'elle y crée la vie.

La formation de l'Écriture Sainte est l'œuvre de l'Église. Mais l'Écriture reste norme de foi, parce qu'elle renferme les paroles authentiques

de Jésus et leur plus ancienne interprétation. La loi de toute tradition étant de s'altérer, il faut, pour connaître la véritable pensée du Christ, remonter à la source la plus ancienne, et c'est l'Écriture. Parce que Jésus et son Évangile sont dans la Bible plus purement qu'ailleurs, nous sommes des chrétiens de la Bible.

Enfin, il nous faut maintenir par-dessus tout la liberté individuelle de la lecture et de l'interprétation de la Bible, en nous souvenant que Jésus n'a pas seulement donné à ses disciples sa Parole : il leur a promis son Esprit.

Les sacrements sont les symboles chrétiens, c'est-à-dire des paraboles en action. Sabatier voudrait voir bannir de notre langue religieuse ce mot de *sacrement*, qui a selon lui, une résonance païenne. Il ne s'agit point ici de cérémonies magiques. Ainsi, le baptême n'agit pas mécaniquement. Il représente l'incorporation du chrétien dans l'Église : dès lors, le baptême d'eau n'a, par lui-même, aucune action sur la vie morale ; le baptême de l'Esprit est seul nécessaire, car il produit la conversion.

Quant à la Cène, il suffit de se reporter au récit de l'institution, tel que l'a rapporté l'apôtre Paul, pour se convaincre que c'est bien une parabole : et par là, on évite aussi bien la superstition qui y voit une opération magique,

que le rationalisme qui en fait une vaine cérémonie.

La Sainte Cène est un acte religieux, dont la valeur dépend des dispositions du cœur, non des raisonnements de l'esprit. L'acte a précédé la doctrine, et c'est en face de l'acte qu'il faut se placer. Or l'institution de la Cène contient tout l'Évangile résumé et condensé dans une forme sensible. C'est une vivante leçon de choses. Dans cet acte unique viennent se condenser les éléments essentiels de la foi chrétienne : la proclamation de l'amour de Dieu, le pardon des péchés, le don de la vie éternelle, l'acceptation de ce don par la foi, la croix de Jésus, sa présence invisible et actuelle, le don de son Esprit, la solidarité des membres de la famille chrétienne. Tout cela est infiniment trop riche pour qu'on puisse l'analyser d'une façon consciente : et ainsi, en s'approchant de la table de communion, le chrétien proclame sa foi de la bonne manière, non en adhérant à une formule, mais en saisissant un principe de vie : il se sait en présence d'un symbole, et il adore, acceptant les grâces qu'il reçoit, sans pouvoir dire au juste en quoi elles consistent.

Nous sommes ici en plein symbolisme, mais on voit à quel point les réalités religieuses, au lieu de s'étriquer dans des formules gauches

et roides, s'épanouissent librement à la faveur de ce symbolisme religieux, qui se fonde ici sur l'autorité même du Christ.

L'enseignement de Sabatier s'achève dans les perspectives lumineuses de la vie éternelle. « Si Dieu, disait-il à ses catéchumènes, a commencé en vous son œuvre, si la vie de l'Esprit, qui est justice et amour, est née dans vos cœurs, Dieu l'achèvera et la fera fructifier dans l'éternité : Tout commence ici-bas, et tout s'achève ailleurs. » L'humanité mourra, la planète mourra, mais le royaume de Dieu durera. Il n'est encore qu'un germe, mais ce germe est éternel : si nous le possédons, nous savons que nous ne pouvons mourir, car c'est la vie même de Dieu qui est en nous. L'éternité du Royaume assure donc notre propre éternité. D'ailleurs, est-il possible de se sentir aimé de Dieu, sans avoir l'assurance que c'est pour toujours ?

C'est le péché qui rend la vie mauvaise et la mort désespérée. Dieu est le refuge des esprits : pour affronter la mort paisiblement, il suffit d'avoir trouvé en Lui le Père.

Le ciel et l'enfer sont des réalités spirituelles. Être au ciel, c'est être uni à Dieu ; être en enfer, c'est être séparé de Dieu. Notre prière doit être celle de Pascal : « Mon Dieu, que je ne sois jamais séparé de toi ! »

Après cela, il n'y a plus qu'à se confier; et, dans cette confiance qui ignore, à s'endormir paisiblement sur la poitrine du Père Céleste en répétant avec le Sauveur : « Père, je remets mon esprit entre tes mains! »

C'est sur cette affirmation de sereine confiance que se termine le cours d'instruction religieuse de Sabatier. Son cours de dogmatique s'achève par les mêmes paroles : « Père, je remets mon esprit entre tes mains. » Et ce sont encore les mêmes paroles, on le sait, qu'il a prononcées sur son lit de mort. On s'est complu parfois à opposer en Auguste Sabatier la doctrine à la vie, l'homme de science à l'homme de piété. Nous savions bien, nous ses élèves, ce qu'il fallait penser de cette prétendue opposition. Mais voici qu'en mourant, il est venu apporter à sa doctrine une confirmation suprême. Ainsi, chez lui la pensée et la vie se pénétraient, réalisant l'unité harmonieuse et profonde de tout l'être. Ainsi, il pensait son expérience, et il vivait sa théologie.

Une doctrine qui a donné une telle preuve de sa sincérité et de sa force vitale, a droit au respect de tous.

Les hommes de bonne volonté reconnaîtront d'ailleurs que les solutions proposées par Sabatier sont si simples, si claires, si naturelles,

qu'elles s'imposent d'emblée à l'esprit. On se sent forcé de le suivre dans la vie qu'il a tracée, quitte à aller plus loin, ce qu'il n'a jamais exclu, — pour peu qu'on ait assez de souffle. La voie est ouverte, et elle conduit à la vérité : car finalement, quand on résume cette dogmatique, on s'aperçoit qu'on a affaire au christianisme de tous les temps, à l'Évangile éternel, placé par ce nouvel interprète sur un terrain où il paraît soustrait à toute critique des hommes. Je me persuade que j'exprime ici la pensée de tous ceux dont il a voulu « sauver la foi », en disant que si, aujourd'hui, nous servons avec joie notre Sauveur et son Église, c'est pour une grande part le résultat de son enseignement. En travaillant pour l'Église Réformée de France, si chère à son cœur de huguenot, nous avons la certitude de réaliser son vœu le plus intime. S'il nous est donné de faire un peu de bien ici-bas, c'est à lui, après Dieu, que nous le devrons.

Je ne sais pas s'il y a des gens qui ont perdu la foi sous l'influence de sa théologie. J'imagine que cette foi n'était pas la vraie foi, celle qui est fondée sur le roc : celle-là, on ne la perd pas si aisément.

Il a, suivant le mot du prophète, rebâti « sur d'anciennes ruines. » La critique indispensable

par où il préludait à son œuvre de reconstruction, a pu troubler ceux qui n'avaient jamais réfléchi. Si elle les a arrachés à leur sommeil, si elle les a contraints à refaire les bases incertaines et mouvantes de leur certitude, elle leur a, après tout, rendu service : de telles crises sont nécessaires au développement de la vie spirituelle ; et la recherche de la vérité, même dans l'angoisse et dans les larmes, est préférable à la possession paisible d'un simulacre de vérité.

Mais il a rebâti. Et je sais bien qu'il y a des âmes qui auraient perdu la foi, si ce guide incomparable ne s'était trouvé sur leur chemin, pour les ramener au christianisme le plus simple et le plus grand, en leur faisant retrouver, au delà des traditions humaines, la source pure de toute tradition, et en leur apprenant à dire, avec l'apôtre, à Celui qui est pour nous tous le Maître et le Sauveur : « A qui irions-nous, Seigneur ? Tu as les paroles de la vie éternelle. »

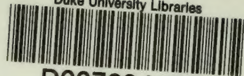
TABLE DES MATIÈRES

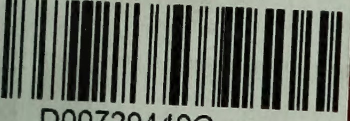
Imprimerie Paul Schmidt. — F. Schmidt Fils, successeur
20, rue du Dragon, Paris.

Date Due

JUL 1 8 1983			
SEP 13			
9-9-91 ILL			

Demco-293


Duke University Libraries
D00729440Q


DUKE-LSC
D00729440Q